

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 48

MONTREAL, 4 MAI 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

L'ÈRE DES DÉMÉNAGEMENTS



EN TRAIN DE PROCÉDER AU GRAND MÉNAGE DE MAL.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces à MM. POIRIER, BRESSETTE & CIE, Éditeurs Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 4 MAI 1895

AVIS IMPORTANT

La pagination du premier fascicule de l'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC, encarté dans le numéro du "Samedi" du 27 Avril, commence à la page 9.

Les pages de 1 à 8, comprenant les titres, garde et préface seront publiées ultérieurement.



Pensées d'un Ebéniste

A penser avant d'agir, on sauve son temps et son argent.

"C'est fort peu de chose qu'un demi dieu quand il est mort."

Il n'y a qu'aux médecins qu'il est permis de tirer la langue.

Il faut sans cesse se rappeler les biens qu'on n'a pas ou qu'on n'a plus.

Pour supporter le présent, nous avons besoin d'avoir les yeux sur l'avenir.

On souffle la flamme d'une bougie pour l'éteindre et le feu de la cheminée pour l'allumer.

Etre conséquent en politique est souvent une faute; en doit se modifier avec les événements.

L'or et les perles sont communs, mais les lèvres savantes sont comme un vase rare et sans prix.—*Chateaubriand.*

Se résigner à ne plus rien être après avoir été quelque chose, si peu que ce fut, est un genre de résignation presque introuvable.

SERVITUDE PÉNALE



Lui.—Votre maître est-il ici?
Elle.—Il est à St-Vincent-de-Paul.
Lui.—Pour longtemps?
Elle.—Pour la vie.

UN MOT D'AVARE

On reprochait à Harpagon son avarice et sa dureté envers les pauvres.

"C'est vrai, finit-il par dire enfin, mais si l'on savait combien cela me coûte de donner, on verrait qu'au bout du compte cela fait une somme."

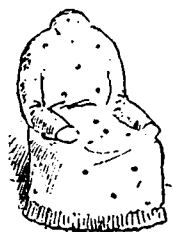
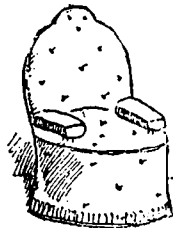
CHOSE NOUVELLE

Mademoiselle X.—J'écris une nouvelle dont l'héroïne est une de ces jeunes filles modernes aux idées avancées qui ne veulent pas se marier.

Le colonel (poliment).—Vraiment... très curieuse... type inconnu... pure invention... jamais rencontré fille comme ça...

Je suppose que lorsqu'on parle du ressort d'un tribunal ce n'est pas pour donner à entendre que les juges ont la conscience élastique?...

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



Comment un fauteuil devient grand'mère.

MOT D'ENFANT

—Maman, demande Toto, est-ce que le docteur a apporté le nouveau petit frère?

—Oui, mon enfant.

—Et où l'a-t-il pris?

—C'est le bon Dieu qui le lui a donné.

—Ah! je comprends: le bon Dieu donne les enfants aux médecins quand ils sont petits et les médecins les lui renvoient quand ils sont devenus des hommes.

Dans le cours de la vie, combien de gens s'arrêtent dans leur route, et manquent le vrai but, parce qu'ils se laissent, comme Atalante, séduire par des pommes d'or?

AMÉNITÉS CONJUGALES

—Marguerite, votre chien est insupportable! il m'a tellement mordu ce matin qu'il m'a enlevé un morceau du pouce.

—Oh! mon Dieu! comme je le regrette! Cette pauvre bête est au régime lacté, et le médecin a défendu qu'on lui donne de la viande...

GASCONNADE

Le petit baron de Castignac tourne autour de la fière mademoiselle de Château Croulant.

—Vous ne connaissez pas mon père, mademoiselle?

—Je n'ai pas ce plaisir, monsieur.

—C'est un homme antique, mademoiselle, d'une simplicité et d'une modestie de patriarche... il ne se vante même pas de m'avoir pour fils!

Un propriétaire de ménagerie se plaint d'avoir perdu quelques-uns de ses serpents à la suite des froids que nous venons d'éprouver. Moi qui m'étais toujours figuré qu'un boa était quelque chose destiné à tenir chaud!

NI LUI NON PLUS

—Où est donc notre ami Bloch qu'on disait si riche?

—Filé en Belgique.

—En Belgique? je n'en reviens pas.

—Mais lui non plus.

EPIGRAMME

—Venez, docteur: Maître Gervais
Est plus mal que je ne puis dire;
Il divague et, dans son délire,
Il dit qu'il veut mourir. — J'y vais.

ENCORE CHEZ LE DENTISTE

Un dentiste venait de recevoir une rétribution qu'il considérait comme insuffisante.

Il demanda ironiquement au client si les honoraires perçus étaient pour son domestique.

—Non, Monsieur, reprit celui-ci, c'est pour vous deux!

Entre bonnes amies, au Jardin de Paris:

—Tiens, voilà Antoinette... quand elle passe, tout le monde se retourne.

—Oui... de l'autre côté.

Petite Correspondance du "Samedi"

M. R. A. Morisset (Ste-Hénéline).—Merci de votre appréciation sur l'Histoire de Jeanne d'Arc. Problèmes paraîtront en temps.

M. M. H. Déj, J. B. Charb, Louv, Silvio.—Ne pouvez-vous passer le lundi avant-midi pour voir vos épreuves?

CARNET DU DOCTEUR

DANS LES PAYS DE LARD

Coryza des enfants

Insignifiant ou de peu de gravité chez l'adulte, le coryza devient chez les tout jeunes enfants une source de danger sérieux. Ne pouvant respirer par le nez pendant les tétés, l'enfant finit par s'alimenter difficilement, refuser le sein et dépérir avec rapidité. Pour remédier par des moyens simples à cet accident, verser, un peu avant la tété, quelques gouttes d'alcool camphré sur un tampon d'ouate que l'on tient près des narines. En répétant ces inhalations, le coryza diminue et disparaît. Les médicaments plus efficaces, comme la cocaïne, le menthol, offrent quelque danger pour des enfants aussi jeunes.

Le prurit des enfants

A l'époque de la dentition, souvent aussi sous l'influence d'un mauvais état général, constipation, inflammation des intestins, les enfants présentent des éruptions érythémateuses du siège, des cuisses, auxquelles on donne communément le nom de feux de dents. Ces érythèmes s'accompagnent de démangeaisons assez vives. Si l'enfant se gratte et provoque des excoriations, ce sont des plaies fort longues à guérir. Voici, contre ce prurit, un traitement très simple qui amène en peu de temps la guérison. S'il n'y a que peu de rougeur, lotionner chaque soir les parties malades avec de l'eau très chaude additionnée, pour une demi-cuvette, d'une cuillerée à soupe du mélange :

Acide phénique..... ¼ d'once.
Vinaigre aromatique.... 10 onces.

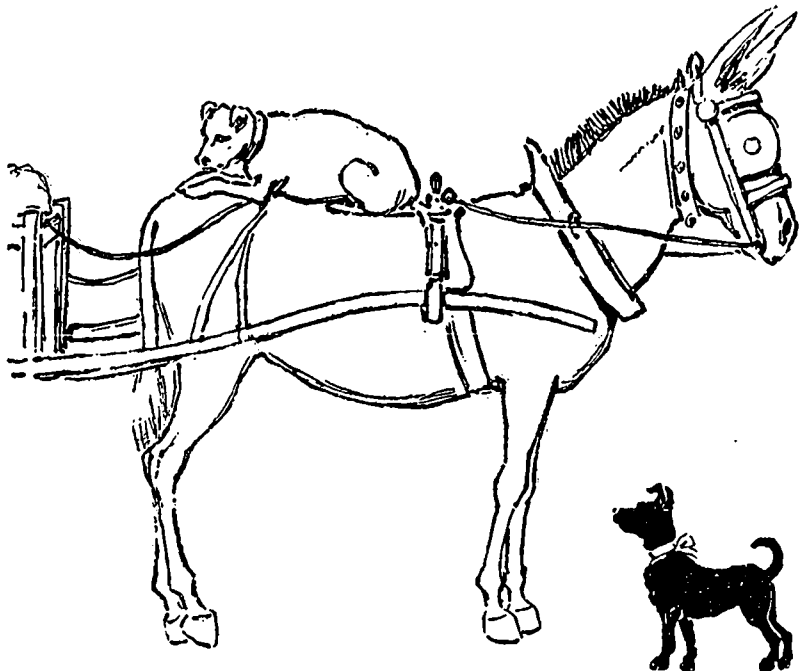
Poudrer ensuite largement avec la poudre d'amidon. Mettre l'enfant au régime en supprimant le vin, ne permettre que les viandes blanches, le laitage, les légumes, les soupes bien cuites. S'il y a de larges plaques érythémateuses, lotionner avec une cuillerée à café du mélange suivant pour une demi-cuvette d'eau chaude :

Acide phénique..... ¼ d'once.
Eau stérilisée..... 7 d'onces.

Poudrer de même avec l'amidon.

Abonnée.—J'avais déjà répondu à votre demande dans la Petite correspondance du SAMEDI ; vous engageant à n'user d'aucun fard, ces produits étant tous corrosifs de la peau, je vous indiquerai néanmoins, d'après mon confrère, le docteur Hugelard et en lui en laissant toute la responsabilité, le liniment suivant : faites fondre ensemble, ½ once Eau de Rose, ½ once Eau de fleur d'oranger, 1 seizième d'once Borax (Sous-Borate de soude.) Humectez avec cette solution les parties tachées trois ou quatre fois par jour et laissez sécher la solution sans l'essuyer.

IMPUDENCE



—Descends donc d'ton ch'val, eh feignant.



Trio de dules.

Autre liniment : Prenez une noix de coco, râpez-la, mettez-la dans un linge et faites en sortir tout le liquide que vous pourrez.

Avec ce liquide lavez les parties tachées et ensuite essuyez avec un linge mou.

DOCTEUR OX.

MENDIANT FIN DE SIÈCLE

Un propriétaire campagnard ayant sa maison près d'une station de chemin de fer, est, une nuit, réveillé subitement par des coups violents frappés à sa porte. Il s'habille à la hâte et court au chassis, qu'il ouvre, pour demander qui est là.

—Ayez pitié d'un pauvre homme et donnez-lui quelque chose, glapit une voix lamentable.

—Quoi, dit le propriétaire furieux, vous n'avez pas honte de venir mendier à cette heure de la nuit ?

—Je vous demande bien pardon, monsieur, mais je viens seulement d'arriver par le train express.

Premier étudiant.—Comment se fait-il que tu as encore échoué cette année à ton examen ?

Deuxième étudiant.—Pourquoi ? C'est cet animal de professeur qui m'a posé la même question sur laquelle j'avais été retoqué l'an dernier.

En Angleterre, les lords aiment les bills :

A Paris, les pharmaciens aiment les bols ;

Au Moulin Rouge, les danseurs aiment les bals ;

A Rome, les cardinaux aiment les bulles ;

Partout, les galants aiment les belles.

Bills, bols, bals, bulles, belles, rien qu'en changeant une voyelle, il y en a pour tous les goûts.

Ne demandons pas à la vie plus qu'elle ne peut donner, c'est le seul moyen de n'être point malheureux.

MIGNON A MIGNONNE

(Pour le SAMEDI)

I

Laisse là ton chagrin,
Mignonne !
Maintenant que rayonne
Un printemps plus serein.
Laisse là ton chagrin,
Mignonne.

II

Le ciel est plein d'amours,
Mignonne.
Regarde ! il tourbillonne,
Et nous compte des jours...
Le ciel est plein d'amours,
Mignonne.

III

Le soleil à la fleur
Mignonne !
De teinte vermillonne
Dispense sa chaleur.
Le soleil à la fleur...
Mignonne !

IV

L'oiseau sur l'arbre vert,
Mignonne,
Chante une chanson bonne,
Sous le ciel grand ouvert.
L'oiseau sur l'arbre vert...
Mignonne !

V

Bientôt sur le gazon.
Mignonne,
Il faut que je te donne
La clef de ma chanson.
Bientôt sur le gazon...
Mignonne !

VI

C'est le soleil, l'oiseau,
Mignonne !
Et le chant des ruisseaux.
Tout rit et tout rayonne...
C'est le soleil, l'oiseau,
Mignonne !

VII

C'est l'amour, c'est le ciel,
Mignonne !
Et puis j'ambitionne.
Ton baiser substantiel :
C'est l'amour, c'est le ciel,
Mignonne.

VIII

Voilà mes vœux derniers,
Mignonne !
Ton cœur me les pardonne.
Pauvres vœux printaniers !
Voilà mes vœux derniers,
Mignonne.

JEAN TARD.

Montréal, avril 1895.

RAISONS DE VIEUX GARÇON



—D'où venez-vous donc, avec cet air désespéré ?
 —Je viens d'assis er aux derniers moments de ce pauvre Edmond !
 —Comment, M. Edmond est mort !
 —Non, il vient de se marier.

TABLEAUX FAMILIERS

LA SOUPE CHEZ LE GARDE

C'est le matin, dans la maison du garde. Le coucou de la salle basse vient de sonner cinq heures. Des pas menus se font entendre en haut de l'escalier qui mène à l'étage supérieur ; puis, une gentille fillette apparaît, glissant ses pieds sur les marches. Elle descend, et, à son approche, deux chiens étendus devant la grande cheminée se sont levés, saluant de leurs plus doux grognements la nouvelle venue, l'accompagnant à travers la salle basse de leurs mouvements joyeux.

—C'est bien, c'est bien, mes bons chiens ! Allons, paix, pendant que je vais faire la soupe.
 Et Ripp et Black, à cette injonction, reprennent leurs places au coin de la cheminée.

Cependant, la fillette a rempli la marmite, attisé le foyer, procédé aux choix des légumes et s'est acquittée de tout ce qui est pour elle le devoir de chaque matin. Elle n'est pas seule à s'intéresser à ce qu'elle fait. Ses deux compagnons y prêtent assurément autant d'attention qu'elle-même.

Ripp est un beau braque, aux longs poils soyeux. Il est vêtu d'une superbe robe blanche, tachetée de noir. Ripp est un personnage important, et il le sait, car il n'est point modeste, et c'est un grand défaut. Il sait qu'il n'a pas son pareil pour lever un perdreau et pour le rapporter ensuite sans froisser une seule de ses plumes. De plus, il entend trop souvent son maître faire son éloge ; car plusieurs fois, ayant flairé des braconniers, il a aidé à les prendre, et le garde en a conçu de la reconnaissance. Enfin, Ripp a des ennemis, car les gardes voisins, qui connaissent sa valeur, en parlent entre eux devant leurs propres chiens, et ceux-ci ne pardonnent pas à Ripp ses mérites.

Mais Ripp, ce chien intelligent, sait que n'a des ennemis que celui qui fait des jaloux, et que la jalousie n'est inspirée que par la peine qu'on a de ne pas obtenir ou de ne pas posséder ce qu'un autre obtient ou possède.

Pourtant, Ripp a un bon ami : c'est Black, son compagnon de jeux, et souvent même de chasse. Tous deux ont été élevés ensemble ; ils partagent la même écuelle depuis l'enfance. Mais Black a

en poussant de petits gémissements d'impatience. Mais Miette le gronde : "Voulez-vous bien vous taire, monsieur Black... Fi ! le vilain gourmand, il n'aura pas sa pâtée !..."

A ce mot, les gémissements redoublent ; Ripp lui-même, le grave Ripp, paraît trouver le temps bien long.

"Bon, bon ! dit Miette en riant, attendez du moins que la soupe de papa soit faite. Vous savez bien que je ne vous sers qu'après lui."

Miette est l'unique enfant du garde. Elle a à peine connu sa mère, qui est morte alors qu'elle n'avait pas trois ans. C'est son père qui l'a élevée. Il en a fait une vaillante enfant, obéissante et soumise. De plus, Miette est une excellente ménagère, c'est elle qui dirige depuis longtemps la maison du garde : nous la voyons à l'œuvre...

Tout à coup, là-haut, on entend un éternuement formidable ; c'est la façon dont le garde se réveille chaque matin. D'en bas, deux aboiements lui répondent. Il sait ce que cela veut dire. Un furet adorant vient d'ailleurs lui caresser les narines. "Bien, dit-il, ma petite Miette est déjà à l'ouvrage, pendant que moi, paresseux, je dors encore."

Et le bon garde écoute les bruits d'en bas, qui lui sont si doux au cœur. Il adore sa Miette, qui, en ce moment, transvase la bonne soupe chaude de la marmite dans une de ces belles soupières en faïence enrichie de fleurs, comme quelques-unes de nos campagnes en ont encore, et que les collectionneurs des villes se disputent.

La soupe est prête et voilà que Miette, à pas comptés, en fillette qui sait l'importance

de ce qu'elle fait, se met en demeure de la monter à papa.
 Quelle joie éclate chez Ripp et Black ! Comme les deux gourmands voudraient ne pas attendre ! Mais ils savent qu'il leur est interdit de monter. Vainement ils essaient d'attendrir leur incorruptible petite maîtresse. Ils dévoreront leur impatience, faute de mieux, pendant que là-haut, le garde et sa petite fille vont se délecter.
 Ils savent qu'on ne les oubliera pas, et que, tout à l'heure, ils pourront à leur tour enfoncer leurs museaux dans la bonne part qui leur sera laissée, pitance reconfortante, après laquelle ils s'en iront dans les bois et la plaine, tout guille-rets, sur les pis de leur maître. Gare aux lapins !
 JACQUES BONHOMME.

MARIAGE DANS L'OUEST

Le ministre.—Et maintenant, mes chers amis, s'il y a quelque personne dans l'auditoire qui ait des objections à faire sur l'un ou l'autre des futurs conjoints, c'est le moment de les produire avant que je prononce le mariage.

Le futur mari posa ses deux revolvers sur la balustrade, promena sur l'assemblée un regard circulaire, et...

La cérémonie continua.

—Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui a une nombreuse famille,—glapissait un mendiant.

—Combien avez-vous d'enfants, mon brave homme ?—demanda une dame, vivement appitoyée.

—Je ne pourrais vous le dire, madame, il y a si longtemps que je ne puis les voir.

POUR SON ARGENT

Monsieur Vieurentier.—Ne pensez-vous pas, Louise, que vous pourriez prendre plus de soin de moi que vous ne le faites actuellement ?

Louise.—Je suis bien peinée, monsieur, que vous ne soyez pas satisfait, mais je fais de mon mieux pour les 500 que vous me donnez par année.

Le recorder.—Voilà au moins la dixième fois que je vous vois ici, depuis que je suis magistrat de cette cour !

Le prisonnier, (dignement).—Votre Honneur, j'ai le courage de mes convictions.

RIEN DE TEL QUE LES VIEILLES MODES



Madame Boireau (qui est couchée).—Penses-tu qu'il est bon d'élever un bébé à la bouteille, dis, Henri ?
M. Boireau (ennuyé).—Je pense que la vieille mode est la meilleure.

HISTOIRE D'UN CHIEN DANOIS ET D'UN VIEUX PROFESSEUR



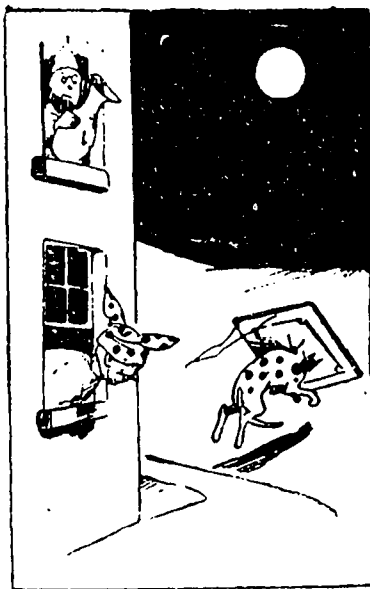
I

Un chien danois aboyait très fort à la lune...



II

...ce qui déplut très fort à un vieux professeur qui, saisissant le premier objet qui lui tomba sous la main, un portrait de famille...



III

...en coiffa le chien, qui s'enfuit. Mais, à l'étage supérieur, un autre vieux monsieur également agacé par les aboiements du chien s'était levé et, embusqué à sa fenêtre, tenant tout prêt un large pot à eau.



IV

Apprenant le monchoir à pois, qui servait de bonnet de nuit au professeur et, le confondant avec le chien, auteur de tout le mal, il l'arrosa copieusement.

CHRONIQUE MONDAINE

LA PREMIÈRE COMMUNION

La préparation

Comme tous les événements de la vie, l'acte religieux de la première communion a d'étroits liens avec le savoir-vivre.

Le bon goût tout seul ou d'accord avec la piété, exige que les enfants ne sortent plus pendant les huit jours qui précèdent la première communion, si ce n'est, bien entendu, pour les exercices religieux.

Quand on le peut, on les conduit en voiture à ces dernières instructions.

Le rôle des parents

Dans les familles où les bons principes et le bon sens règlent toutes les actions, la jeune fille admise à la première communion est vêtue avec une extrême simplicité, en ce jour solennel. Une toilette élégante, des garnitures, des bijoux témoigneraient contre les parents de cette enfant, cet acte de religion ne devant jamais servir de prétexte à la coquetterie innée des jeunes filles.

On les habillera donc très modestement, et, si on peut convertir en aumône la somme ainsi épargnée, on en achètera la robe blanche d'une fillette pauvre.

La fête de la première communion se passe dans la plus stricte intimité.

Les parents proches sont seuls invités ainsi que les parrain et marraine, au repas qu'on est dans l'habitude de donner, soit après la messe, soit à l'heure ordinaire du dîner.

En résumé, éviter de troubler, de distraire, en ce jour, l'enfant qui a senti s'éveiller en lui quelques graves et hautes pensées.

Il est inutile d'ajouter qu'il est encore moins permis de promener les communians à travers les rues.

Souvenirs et cadeaux

A l'occasion de leur première communion, les enfants distribuent des "souvenirs" à leurs jeunes amis et aux amis de leur famille.

Ce sont, soit de petits livres de piété, élégamment reliés et portant la date de cette première communion qu'ils sont destinés à rémemorer dans l'esprit de ceux auxquels ils sont offerts, soit des images symboliques, au dos desquelles sont imprimées, en lettres d'or, la date, le nom de l'enfant, une prière ou une belle pensée.

L'usage s'en répand de plus en plus. C'est une sorte de lettre de faire-part et celui qui la reçoit doit, en retour, une carte de visite aux parents, avec un mot de remerciement et un souhait pour l'enfant : entre petits amis, il n'est pas question

de carte ; l'enfant auquel un "souvenir" de ce genre a été adressé, en rend un autre de même nature, s'il est lui-même à l'époque de sa première communion ou en remercie par lettre son jeune camarade.

Le lendemain de la première communion, les parents font une visite au prêtre qui a donné l'instruction religieuse à leur enfant.

Si les communians ne se sont pas cotisés entr'eux pour faire un présent, — et même dans ce cas lorsqu'on est riche — on apporte un cadeau que l'on offre avec tout le tact requis.

Pour un jeune prêtre, ce sera un bel ouvrage de théologie ; pour un prêtre âgé dont on suppose que la bibliothèque est formée, un objet d'art représentant quelque sujet pieux. Si on avait affaire à un pauvre desservant de campagne, on pourrait peut-être et surtout si on est avec lui sur le pied d'une certaine intimité, choisir une chose utile ; un bon fauteuil ou toute autre pièce pouvant manquer à son mobilier.

L'enfant accompagne toujours ses parents dans cette visite de remerciement.

BLANCHE DE SAVIGNY.

AMOUR DE PAUVRE

Pour acheter ce bouquet, lui, pauvre ver de terre amoureux d'une étoile, il avait supprimé pendant tout un mois le petit pain de son déjeuner au bureau, vendu son habit noir, vendu ses quelques livres, engagé au Mont-de-Piété le seul matelas de son lit de fer, emprunté à tous les camarades, absolument renoncé au potage et au dessert de ses dîners aux Quatre Marmites de la rue Lamartine. Si maigre déjà, il en était arrivé, — à cause des nuits sans sommeil et des repas amoindris, — à être plus maigre encore. N'importe ! Il avait pu acheter le bouquet, — un bouquet de cent cinquante francs ! "on n'en fait pas de plus beau," avait dit la marchande, — et le faire porter, — dix francs de plus ! — dans la loge de l'actrice par le concierge du théâtre. A présent, les magnifiques roses, largement épanouies, pareilles à des bouches de belles géantes, fleurissaient près de l'adorée. Tous les soirs, depuis trois jours, il venait au théâtre, demandait s'il n'y avait pas une réponse. Ah ! c'est qu'il ne s'était pas borné à envoyer des fleurs ; il avait mis sous les roses une lettre, une lettre folle, éperdue, sincère, où s'exaspéraient tous ses desirs, où sanglotaient tous ses désespoirs. Le premier soir, quand le concierge lui répondit : "Pas de réponse," il ne fut pas étonné. La belle jeune femme n'avait pas eu le temps d'écrire, même un mot. Le second soir, rien encore ! Rien encore, le troisième ! Il s'éloigna la tête basse, avec

une envie de pleurer. Quoi ! elle n'avait pas eu pitié de lui ? Elle n'avait pas été émue par le récit de tant de souffrances, par tant de dévotieuses prières ? Il demandait si peu cependant ! Quelques paroles : "Je vous plains," ou "Ne mourez pas." Comme elle était cruelle pour lui, misérable. — Il songeait, — en remontant la rue des Martyrs, — à sa chambre froide, au lit si dur maintenant, sans draps et sans matelas. Mais non, non, elle devait être aussi bonne qu'elle était belle. Elle n'avait pas répondu aujourd'hui, elle répondrait demain. Certainement, elle lui écrirait. Deux ou trois lignes peut-être, miséricordieuses. Avec quelle reconnaissante tendresse il couvrirait de baisers la chère lettre parfumée. Oui, oui, demain. Il ne fallait pas désespérer. Oh ! il ne regrettait pas du tout d'avoir vendu ses hardes, d'avoir emprunté, d'avoir eu faim, d'être si pauvre, d'être si maigre, puisqu'il aurait, grâce aux roses achetées, l'incomparable joie d'être consolé par elle ! Comme il allait traverser le boulevard extérieur, une bouquetière sortit d'une brasserie, une de ces femmes qui offrent aux tables des cafés, aux portières des fiacres, des fleurs revendues à bas prix par les concierges ou les habilleuses des petits théâtres. Il poussa un cri ! Fané, fripé, triste, son bouquet, il le reconnaissait et il l'acheta, — sa dernière pièce de 20 sous ! — et sous un roverbère, les mains tremblantes et les yeux pleins larmes, il retrouva la lettre qu'elle n'avait pas lue, dans les reses qu'elle n'avait pas respirées !

CATULLE MENDES.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Parlons encore de cette Société et du but poursuivi par elle.

Parlons en souvent et jusqu'à ce que chacun de nos lecteurs et chacune de nos lectrices ait pris, ne fut-ce qu'un seul, des scriptums qu'émet chaque semaine, cette utile Société Artistique. Outre le plaisir bien naturel de gagner, soit un bel instrument de musique, soit une partition musicale reproduisant quelque'un de nos chefs-d'œuvre modernes, et ne faut pas oublier que la modeste somme que vous consacrez à ce scriptum, est l'obole qui viendra grossir la somme nécessaire pour assurer à chacun de nos jeunes gens ou de nos jeunes filles, doués d'aptitudes musicales, un bagage artistique nécessaire pour aborder résolument la carrière à laquelle il aspire.

Bonne œuvre et œuvre agréable, voilà ce que vous accomplissez en prenant, ne fut-ce qu'un seul, des billets de la Société Artistique Canadienne.

DE L'INCONVENIENT DES TUNNELS



I

Mr Jeunemarié (pendant son voyage de nocces ; il sort du char des fumeurs au moment où le train s'engage dans un tunnel).—Une minute de plus et ma chère petite femme serait restée seule dans l'obscurité pendant le passage du tunnel ! Heureusement....



II

Sous le tunnel!....



III

Quand le train sortit du tunnel.....

La Récolte du "Samedi"

(A travers les journaux Parisiens)

Chez un libraire :

—Je désirerais un ouvrage convenable, quelque chose d'un peu historique, je ne veux pas de ces nouveaux livres immoraux.

—Voulez-vous les *Derniers jours de Pompéï* ?

—De quoi est-il mort ?

—D'une éruption, je crois.

PETIT DICTIONNAIRE FIN DE SIÈCLE

Pompier.—Un monsieur qui suit les flammes.

Statuomanie.—Aliénation monumentale.

Solliciteurs.—Une armée dont les grandes manœuvres durent toute l'année.

Spiritisme.—L'art de changer les revenants en revenus.

Confident.—Petit tonneau des Danaïdes.

Cuisine.—Chimie alimentaire.

Diplôme.—Le port d'armes du médecin.

Espérance.—Imagination d'un malheureux.

Mémoire.—Une boîte de conserves.

Opinion.—Chose respectable, même quand elle est sincère.

ODE A L'ŒIL... DE PERDRIX

Interrogez les pédicures,
Les cordonniers, leurs employés,
Ils vous parleront des chaussures,
Des cors, de la plante des pieds.

Or, d'après moi qui fait la nique
Aux professeurs de bott...anique
Cultivant cal ou durillon,
La plante des pieds c'est...Poignon !!

On parle de S..., le financier qu'on voit chaque matin caracoler au Bois.

—Comment monte-t-il ? demande quelqu'un.

—Il monte le coup.

CRI DU CŒUR

—Tiens ! ce petit de la Gravelle... Bonjour, cher, il y a longtemps qu'on ne vous a vu...

—Je soignais un oncle.

—A héritage ?

—Oui.

—Eh bien ! comment va t-il ?

—Bien mieux, hélas.

Un vieil avaré, propriétaire de nombreuses maisons, se décide à faire un voyage en Italie. A Rome, en visitant un musée, il s'arrête devant une statue.

—Qu'est-ce que cela représente ? demande-t-il à un gardien !

—Le Dieu Terme, répond celui-ci.

—Oh ! alors, laissez-moi le toucher.

—Tiens, c'est vous, ma chère, d'où sortez vous donc et où étiez-vous, depuis si longtemps qu'on ne vous a vue ?

—A Luchon, pour mon mari qui avait besoin des eaux... ça m'a fait beaucoup de bien.

ERREUR DE PERSONNE

A la 6^e chambre (police correctionnelle).

LE PRÉSIDENT.—Gaburot, pourquoi vous êtes vous enivré au point de ne plus savoir ce que vous faisiez ?

GABUROT.—Ah ! dame, ça m'arrive quelque-fois.

LE PRÉSIDENT.—Pourquoi avez-vous battu votre concierge comme plâtre ?

GABUROT.—Ma concierge, mon président ! Tiens, ça n'était donc pas ma femme ?

Entendu sur les marches de la Bourse :

—Prêter de l'argent, je n'ai jamais pu comprendre cela ! Le monde est si filou, voyez-vous, mon cher, que je ne m'en prêterais pas à moi-même !

RENOUVELÉ DE PANURGE

—J'ai peur d'être attaqué en rentrant le soir.

—Achète un revolver.

—Mais la loi défend de porter des armes.

—Alors, n'en achète pas.

—Mais si je suis tué ?

—Alors, achètes en.

A la Cour du Recorder.

Le Recorder.—Vous avez appelé lâche le constable qui vous a arrêté.

Le prévenu.—J'y ai dit lâche parce qu'il me serrait le bras trop fort. S'il a pris le mot pour lui. J'y peux rien : qu'il le garde !

Quinze jours de prison pour ce trait d'esprit.

Simple question :

Pourquoi appelle-t on briques réfractaires celles qui vont au feu ?

Et conscripts réfractaires, ceux qui n'y vont pas ?

Un jeune surnuméraire vient consulter l'illustre docteur Lopilul.

—Toujours des insomnies, jeune homme ?

—Oui, docteur ; mais c'est surtout au bureau que j'en souffre.

—Prêtez-moi vingt francs, dit un jeune homme à un monsieur fort bien mis qui passait.

—Mais, Monsieur, je ne vous connais pas !

—C'est bien pour ça que je vous les demande ; car tous ceux qui me connaissent refusent de me les prêter.

UNE ÉPITAPHE

Ce que j'ai dépensé, je ne l'ai plus ; ce que je possédais je l'ai laissé à d'autres ; mais ce que j'ai donné est encore à moi.

—J'ai eu un chien superbe qui savait distinguer, avec une intelligence remarquable, un honnête homme d'un coquin.

—Qu'est devenue cette bête merveilleuse ?

—J'ai été forcé de la vendre : elle me mordait !

UN DISTRAIT

—Picard ?— Monsieur ?— Ce soir j'irai

Chez la comtesse de Valbonne ;

Avant minuit je rentrerai.

Affaire pressante ! On y donne

Un bal charmant : je danserai.

—Votre santé n'est pas très bonne.

—Eh bien, je la ménagerai.

Que de grâce dans sa personne !

—Pardon ! je vous objecterai...

—Si tu savais comme elle est belle !

—Quoi, monsieur ?— Tu parais surpris ?

Oh ! je veux valser avec elle.

—Que dites-vous ?— De tout Paris

C'est bien la plus aimable femme.

—Mais, monsieur...— Propos superflus !

—Vous êtes en deuil de madame !

—Quoi ! Vraiment ? Je n'y pensais plus !

On racontait devant X... que deux femmes, à quelques jours d'intervalle, s'étaient pendues au même arbre.

—Sacrébleu ! s'écria-t-il, il faudra que j'en demande une greffe au propriétaire.

A la chasse, près de Tarascon.

—Comment, Tartarin, voici un perdreau qui était juste au bout de votre fusil ; vous tirez, et vous le manquez ? On n'est pas plus maladroit.

—Je vais vous dire ; au moment de le tirer, j'ai constaté qu'il n'était point assez tendre, et j'ai tiré, c'est vrai, mais j'ai fait dévier le coup exprès.

Entendu dans une gargote suburbaine où la viande demeure quinze jours dans la marinade et où les goujons sont frais comme une vieille habituée des Folies Bergère.

—L'entrecôte du 4 est-elle assez avancée ? demande le garçon au chef.

—Tant qu'elle peut, riposte une voix du fond de la cuisine-laboratoire.

LES TRAHISONS DE L'ENSEIGNE

Une pension de jeunes filles est voisine d'un charcutier. Et les deux enseignes juxtaposées forment cette phrase :

Pension de jeunes demoiselles. A la renommée des bonnes langues.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS
ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

IX
UN PORTRAIT

Réflexions du Modèle.

Vous comprendrez tous mon émoi :
Aujourd'hui mon portrait s'achève,
Trois coups et la toile se lève...
Affreux ! Affreux !... Oui, mais c'est moi !

L'artiste a bien rempli sa tâche
Il ne m'a vraiment pas flatté,
Mais c'est criant de vérité :
Impossible que je me fâche.

Il m'a joué d'un tour cruel,
Mais quel reproche lui ferai-je ?
Ce clair obscur, c'est du Corrège
Et ce dessin, du Raphaël !

— C'est là ce qui rend l'aventure,
Si triste pour ma vanité,
Que ce moi, si mal fagoté,
Soit de la si bonne peinture.

Être blâmé de mon vivant,
N'était ce pas assez ? L'avare homme,
Je vais lâcher la forte somme,
Las ! pour l'être au siècle suivant !

La mort qui brise tous les masques
Sur le mien usera sa faux !
Mon physique et tous ses défauts,
Les cheveux rares, les chairs flasques.

Ce corps qui tourne au monument,
Tout cela brave les années :
Voilà mes laideurs condamnées
A me survivre obstinément !

Dans les ventes, dans les musées,
Très haut coté comme œuvre d'art,
Mon portrait passera plus tard
Devant les foules amusées.

Ce type de vulgarité
Quand je ne serai plus qu'une ombre,
Fera pendant des jours sans nombre,
Se tordre la postérité.

Et toujours le peintre fidèle
Sera loué comme aujourd'hui,
Et l'on dira du bien de lui,
En disant du mal du modèle.

On se moquera du poussah ;
Sur mon gros nez, mes mains rougeaudes,
On fera maintes gorges chaudes,
— Et moi, j'aurai payé pour ça !

J'aurai payé pour que l'on dise :
— " Quel artiste ! mais quel magot ! "
N'est-ce pas être un vrai nigaud
De lui solder sa marchandise ?

Je l'aurai payé sans rabais
(C'est la morale de la chose),
Pour qu'il ait, lui l'apothéose
Et moi toujours les quolibets,

J'aurai fait brèche en mon pécule,
Accepté ce rançonnement,
Pour m'assurer tout simplement
L'éternité du ridicule !

RENARD.

UNE RAGE DE DENTS

Faut-il que le mal de dents soit douloureux !...
M. Roburfer est pris d'une rage en wagon ; il se
tord, il se contorsionne.

— Ah ! dit-il à un de ses amis qui voyageait
avec lui, si j'avais seulement un peu de coton
pour ma dent ; mais malheureusement...

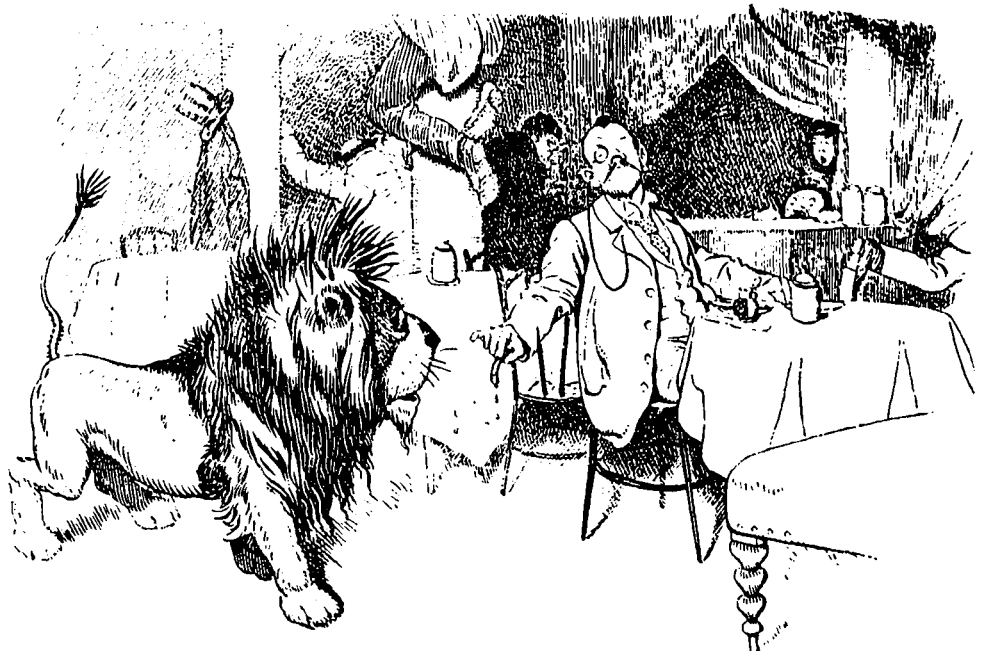
Puis, poussant tout à coup un cri de joie :
— Ah ! sauvé, sauvé, mon Dieu ! dit-il en dési-
gnant son voisin : Monsieur en a dans l'oreille !...

GUIBOLLARD LÉGISTE

Le célèbre docteur Guibollard a été chargé
d'un rapport à la suite d'un assassinat. Voici la
conclusion de son remarquable travail :

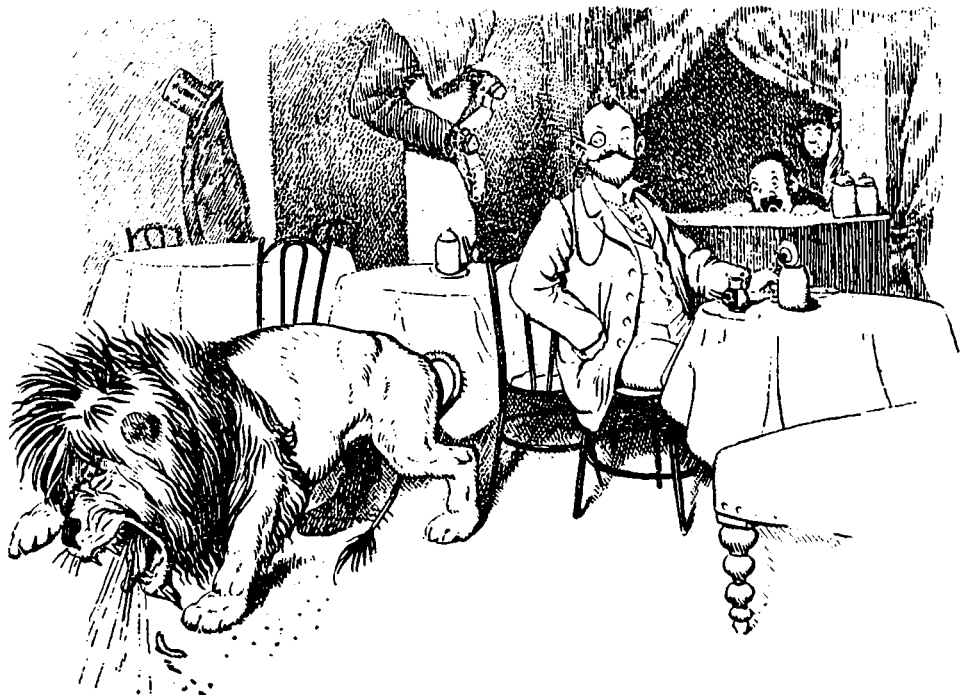
" En résumé, la victime a reçu trois blessures :
la première, très grave, a déterminé la mort ; les
deux autres ne présentent heureusement aucune
gravité."

COMMENT ON SE DÉBARRASSE DES LIONS



I

Cabassol (de Marseille). — J'étais entrain de manzer à la Brasserie Alsacienne, quand, tout à coup zè vois tout le mondè s'enfourir. C'était un superbe lion, échappé de la Ménagerie, qui était devant moi... Sans perdre la tête zè lui offre un morceau de la saucisse que z'ai manzeai et... trou dè l'air... le poivré n'y manquait pas....



II

Aussitôt qu'il l'a goûtée, il se sauve en craquant comme unè bagasse... il avait la gueule emportée le pauvre, il court encore....

THÉÂTRE ROYAL

Il faut absolument, cette semaine, aller voir et applaudir l'excellente compagnie de H. Davis et W. T. Keogh, dans les magnifiques scènes des plantations du Sud ayant titre : *Down in Dixie*.

Les effets scéniques sont absolument de premier ordre et presque tous sont à signaler. Par-
lons notamment de la fameuse presse à coton, d'une valeur de \$10,000, qui fonctionne sous les yeux du spectateur.

50 artistes tiennent le public, pendant toute la représentation, sous l'influence d'un intérêt de plus en plus excité. La fanfare "Pickanning" composée de 25 exécutants.

La fameuse crique des Alligators.

La case de la grand'mère.

L'intérieur du planteur.

Les chants et amusements des plantations.

Voilà quelques unes des attractions qui réclament l'attention du public dans cette si curieuse exhibition, une de celles les plus extraordinairement attachantes qu'il ait été donné d'applaudir, par le public Montréalais.

Semaine suivante : *A Pair of Kids*.

Comble de la gaieté, d'après Grosbinet :
Distraire une soume sérieuse.

LE PALACE-THÉÂTRE

COIN DES RUES VITRÉ ET ST LAURENT

Cet établissement, bien connu du public, vient d'opérer, samedi, une brillante réouverture.

Le coquet petit théâtre de la rue St Laurent, reparait tout battant neuf, après un court repos consacré à le doter de décors nouveaux et d'une salle, qui est un véritable bijou d'élégance.

Quand au spectacle, passé au crible de la plus sévère censure, c'est bien celui qui convient à la famille.

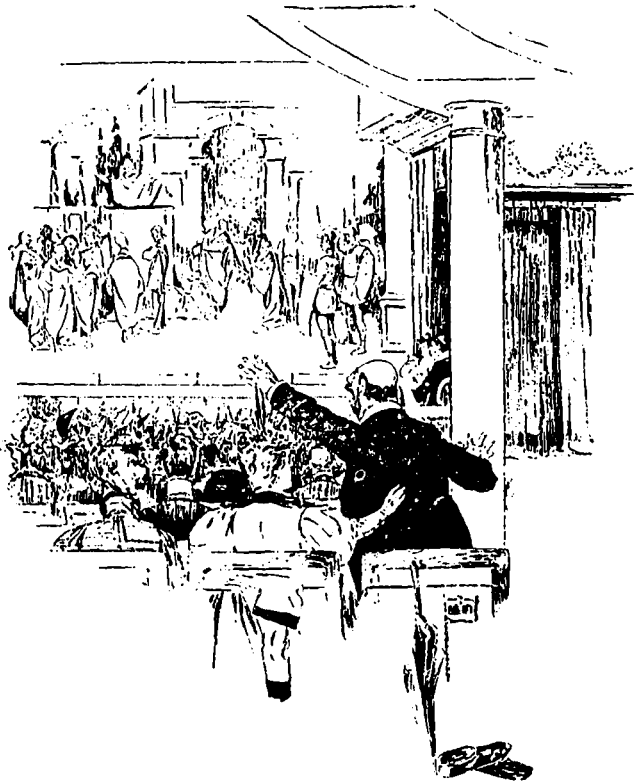
Brillante compagnie, répertoire choisi et varié, spectacle irréprochable, éclairage à giorno, obtenu par de nouveaux appareils électriques, voilà d'assez nombreux éléments de succès pour que le patronage de nos compatriotes ne soit pas marchandé à cette coquette petite salle.

Le journaliste, (se préparant à sortir avec sa femme). — Es tu prête, maintenant.

La femme. — Un moment seulement, mes gants à mettre.

Le journaliste (attré). — Tes gants !... alors je puis me mettre à écrire mon article pour do-main.

PENDANT UNE REPRÉSENTATION



L'acteur. — Amis ! Romains ! Patriotes ! Prêtez-moi...
 Voir aux galeries. — Ne lui prêtez rien ! Il me doit depuis deux ans, vingt piastres de sa pension.

SIMPLE HISTOIRE

C'était le printemps !

Un printemps tard éclo, mais tout de suite devenu radieux et peut être même torride.

Les femmes, enfin désemmitouffées, — oh qu'en fin ! — trottaient alertes, jolies comme des cœurs, avec leurs robes claires et leurs chapeaux où s'apâlissaient les rubans bleu-tendre ou les plumes roses, si peu roses qu'on eût dit des plumes arrachées à des ailes d'anges. C'était le printemps !

De leurs tables et chaises, les limonadiers encombraient tout l'asphalte ambiant, ne laissant à la passade des pédestres que l'insuffisante et granitique bordure des trottoirs. C'était le printemps !

Les dames de la petite bourgeoisie examinaient l'palpaga d'antan de leur mari, et, non sans liesse, constataient qu'il pourrait encore aller très bien cette année. C'était le printemps !

Dans les cafés de la rive gauche, de jeunes hommes, tumultueusement chevelus, demandaient de quoi écrire pour, en des vers brisés, mais définitifs, dire la Gloire du Renouveau. C'était le printemps !

L'oxygène et l'azote de l'air avaient poliment fait place à l'arome volatilisé du tant doux lilas, et, de toutes parts, dans la ramure, les bourgeons éclataient comme de petites bombes. C'était le printemps !

L'allégresse était peinte sur tous les visages, sauf un.

Sauf un : celui d'un brave garçon, qui s'appelait et qui s'appelle encore, d'ailleurs, Gaston de Puyrâteau.

Récemment libéré du service militaire, Gaston avait juste eu le temps de dévorer l'héritage d'un oncle, le vieux duc Loys de Puyrâteau, décédé après une existence toute d'austérité et d'agronomie.

Très fin de siècle, Gaston organisa de décentes funérailles à son oncle Loys, et ne connut point de répit que sa petite fortune n'eût passé dans les mains moitié de restaurateurs, moitié de grecs.

— Quand je n'aurai plus d'argent, se disait-il, avec la philosophie de la vingt-cinquième année, je me ferai sauter le caisson.

L'heure arriva plus tôt qu'à son tour, et le caisson ne sauta pas.

Est-ce qu'on se fait sauter le caisson quand il fait ce temps-là ! (Car je crois avoir fait observer plus haut que c'était le printemps)

Gaston de Puyrâteau en était là de ses réflexions, quand il rencontra, sur le boulevard, un

gros homme qu'il avait connu au Tréport.

— Tiens, monsieur de Puyrâteau !... Comment allez-vous ?

— Très bien, je vous remercie... C'est-à-dire, quand je dis très bien, vous savez...

— Seriez-vous souffrant ?

— Non, mais...

Et Gaston narra au gros homme sa triste situation.

Le gros homme se trouvait être, détail ignoré de Gaston, un fort entrepreneur d'arrosage de la ville de Paris. Il compatit vivement à la détresse du jeune homme.

— Si j'osais vous offrir une place dans mes bureaux ?

— Oh ! les bureaux, vous savez, ça n'est pas beaucoup mon affaire.

— Je ne peux pourtant pas vous proposer de mener un tonneau d'arrosage.

— Pourquoi pas ?

— Comment, vous consentiriez ?...

— Parfaitement !... Moi, pourvu que je sois assis sur un siège et des guides dans les mains, je me fiche du reste.

— !!!!!

— Quand à ce qui est de la capacité, vous pouvez vous en rapporter à moi. Je sors du *Royal Cambouis*, et je conduirais une prolonge de Paris à Orléans sur un fil télégraphique.

— Entendu, alors.

— Entendu.

Et le lendemain matin, le dernier des Puyrâteaux se mettait en devoir d'arroser copieusement la place de la Concorde, qui lui avait été assignée.

C'était le printemps !

Les femmes, enfin désemmitouffées, — oh ! qu'en fin !... (Voir plus haut)

C'était si bien le printemps que Gaston perdit complètement la notion exacte des choses.

* * *

Les voitures affluaient au Bois.

Gaston, une fleur de marronnier à la boutonnière, crut qu'il en était encore à son époque de splendeur.

Il enveloppa d'un coup de fouet son robuste percheron et enfila l'avenue des Champs-Élysées. (Avez-vous remarqué que, dans les histoires, les percherons sont toujours de robustes percherons ?)

Maintenant, il allait au petit trot, sans souci des grandes eaux qu'il traînait derrière lui.

Tous ses vieux amis, le reconnaissaient, effarés. Lui les saluait gracieusement de la main : Bonjour, bon ; bonjour ! Salut, vieux... !

La vérité m'oblige à reconnaître que ses avances étaient accueillies plus froidement.

Le tonneau se vidait un peu sur tout le monde, sur les jambes des chevaux, sur les roues des voitures. Une famille anglaise, qui se promenait dans une charrette fort basse, fut totalement inondée.

C'est ainsi que Gaston arriva au Lac.

La présence d'un tonneau d'arrosage, au trot, parmi la carrosserie fine, causa un scandale abominable.

Un gardien du bois s'interposa et remit Gaston, avec

son appareil hydraulique, à deux sergents de ville, qui conduisirent le tout à la fourrière.

Le jeune comte prit gaiement la chose ; mais tous les vieux Puyrâteaux, depuis ceux d'Azincourt jusqu'à celui récemment décédé, eurent en leur sépulture un long frémissement (un joli alexandrin, tu a foi !) : pour la première fois, on menait en fourrière l'équipage d'un des leurs.

C'était le printemps !

PARISIEN.

LE COMBLE DE L'EFFRONTERIE

Durant une de ses tournées en Amérique, le célèbre tragédien Irving, ayant envoyé son linge à une buanderie de New-York constata, quand on le lui rendit, l'absence de six chemises neuves. Il reclama à la préposée de la buanderie, laquelle lui répondit qu'elle ne savait pas comment cela s'était fait et qu'il fallait qu'on les lui eût volées.

Irving, quoique fort chagrin, de l'accident, n'insista pas, et s'en fut, conseillant à la préposée de faire plus attention à l'avenir, au linge de ses clients. A quelques jours de là, recevant son compte, il vit avec stupeur que les chemises perdues lui avaient néanmoins été comptées comme blanchissage.

Pour le coup, il dit à la préposée :

— Prétendez-vous, madame, après m'avoir perdu mon linge, m'en faire néanmoins payer le blanchissage ?

— Mais, répondit effrontément la préposée, tout cela ne me regarde pas, je les ai lavées et j'entends en être payée.

AU HASARD

Sortant d'un théâtre, un monsieur porte la main à son gousset et s'aperçoit que sa montre est disparue.

Il met la main au hasard sur un individu qui se trouve près de lui et le secoue vivement, celui-ci lui remet immédiatement une montre.

Rentré chez lui, le monsieur constate avec stupéfaction qu'il avait oublié sa propre montre sur son bureau.

JUSTE INDEMNITÉ



Premier commis pharmacien — Ah grand Dieu ! Voilà trois quarts d'heure que je fais attendre cette dame, j'avais oublié sa prescription.
 Deuxième commis. — Vous lui chargerez cinquante centimes de plus, cela paiera son trouble.

TROP DE DAMES



Monsieur Vieuxgarçon, le nouveau pensionnaire, vient d'apprendre qu'il y a dix-sept dames dans la maison mais qu'il est le seul homme.

N. B.—Il a pris le premier train.

PAPA VOTE !

COMÉDIE-EXPRESS EN I ACTE

PAPA, 33 ans LUCETTE, 7 ans
MAMAN, 30 ans ZIZINE, 5 ans
TOTO, jeune collégien, 9 ans

(Tout le monde est à table).

TOTO.—Alors, papa, tu vas voter ?

PAPA.—Oui, mon enfant.

LUCETTE.—Pour qui, dis, papa ?

MAMAN.—En voilà une curieuse ! Pour qui papa voudra ; d'ailleurs, ça ne se dit pas, c'est un secret !

TOTO.—Au fait, y sait p'être pas lui-même, p'pa. Il disait l'autre jour qu'il n'avait pas d'opinion politique et que du moment où nous étions tous bien portants et où ses affaires marchaient bien, il n'en demandait pas plus.

PAPA (riant).—La vérité sort de la bouche des enfant.

MAMAN.—Ne dis donc pas cela devant eux ! De bonne heure, il faut habituer les enfants à respecter les lois et ceux qui les font ?

TOTO.—Alors, c'est pas les députés qui font les lois ?

PAPA.—Si, pourquoi ?

TOTO.—Les lois défendent de voler, pas vrai ?

ZIZINE (d'une voix aiguë).—Oui, quand on vole des confitures, on vous donne la fessée, nà !

LUCETTE.—Et les députés qui ont chipé quelque chose, alors ?

ZIZINE (battant du tambour sur la table). On les fouettera, tous, tous, tous, nà !

MAMAN (navrée).—Taisez vous, mes enfants, vous ne savez pas ce que vous dites.

TOTO.—Mais si, mais si ; papa et l'oncle Henri disaient l'autre jour : " Nos députés, presque tous voleurs ! " C'est pour cela que j'demandais si c'était eux qui faisaient les lois.

PAPA (embarrassé).—Hum, hum ! Certainement. Mais, enfin, ils ne sont pas tous pareils et ceux qui vont venir seront meilleurs ; surtout celui pour lequel je voterai.

ZIZINE.—Comment que tu sauras que c'est le meilleur ? Tu peux pas les goûter comme les bonbons ?

MAMAN.—On les juge par leurs opinions, leurs professions de foi, leurs promesses.

TOTO.—Et si ils promettent plus de beurre que de pain, alors, on est volé, dis ?

PAPA.—Alors, ils ne sont pas réélus au bout de leur session.

LUCETTE.—Et pendant cela ils peuvent faire des bêtises tout l'temps, sans qu'on puisse les renvoyer et on les paye pour ça ?

MAMAN.—Ces conversations sont au dessus de votre âge ; taisez-vous, mes enfants.

ZIZINE.—Papa, faut voter pour le monsieur qui a un gros diamant à sa cravate et des bagues à ses doigts, tu sais, sur son portrait.

PAPA.—Peut-être, mignonno.

TOTO.—Faut voter pour celui qui voudra la guerre tout de suite.

MAMAN.—Pourquoi cela, monsieur ?

TOTO.—Parce que si on avait la guerre tout de suite, on ne l'aura pas plus tard, et comme ça j'irais pas !

PAPA.—En voilà un courageux !

LUCETTE.—Il faut voter pour monsieur Du Rand ; c'est un noble, il a un nom en deux.

MAMAN (riant).—Oui, comme monsieur Dubois que nous connaissons, en séparant le du.

TOTO (gravement).—Pourtant, c'est un républicain et les républicains ne tiennent pas aux titres, pas vrai ?

PAPA.—On le dit.

MAMAN.—Laissez votre père tranquille, il votera comme il voudra.

PAPA.—Vraiment, je ne sais pas à qui donner ma voix. Mes enfants ont raison, pourvu qu'ils se portent...

MAMAN.—Chut ! donc !

ZIZINE.—Dis, papa, c'est amusant d'mettre un p'tit papier dans la boîte ?

PAPA.—Comment sais-tu cela, gamine ?

ZIZINE.—J'ai vu sur une image !

TOTO.—Faut voter pour celui qui est pour la liberté.

PAPA.—Un homme a toujours assez de liberté quand il ne veut pas mal faire. Allez jouer maintenant, mes enfants.

ZIZINE.—Oui, oui, jouons aux députés : nous nous disputerons, avec de gros mots !

TOTO.—Et même je vous donnerai des coups... comme à la Chambre !

LUCETTE.—Et moi, je monterai à la tribune, il va y avoir des femmes députés.

PAPA.—En attendant, il n'y a plus d'enfants. Au revoir, chère amie, je pars voter.

MAMAN.—Et pour qui, entre nous ?

PAPA.—Ma foi, je ne sais pas trop ! Peut-être

bien pour le candidat de Zizine, celui qui a un si gros diamant.

MAMAN.—Méfie-toi, c'est peut-être du faux !

PARISIEN.

NON COUPABLE !

(Pour le SAMEDI)

Est-ce ton âme ou ta gaieté
Qui me rend ivre et me captive ?
Est-ce ton cœur ou ta beauté,
Ton charme ou ta douceur naïve ?

J'avais juré que de l'amour
J'aurais bien su parer les armes...
Pour disparaître au bout d'un jour,
Certes ! il faut verser trop de larmes.

Mais, je t'ai vue et t'ai parlé,
Sans soupçonner le stratagème
Du petit diable enroulé
Qui veut encor qu'une fois j'aime.

Tu m'as souri, pour mon malheur,
Des feux sortaient de ta prunelle ;
Nonchalamment j'ai pris la fleur
Qui paraît ta fine dentelle.

Le soir même, quand je fus seul,
Je pressai la fleur prisonnière
Et lui donnai, comme linoléum,
Un pauvre pleur de ma paupière.

Depuis ce soir-là je suis fou,
Je deviens parjure à moi-même ;
Je te vois toujours et partout...
Ma foi, je pense que je t'aime !

Je ne sommeille plus en paix,
Mes visions sont caressées
Par mille et mille doux projets
Qui viennent troubler mes pensées.

Jamais aucun aveu pourtant
N'est sorti de ta lèvres rose ;
Je badinais, et maintenant
Voilà que c'est tout autre chose.

Si c'est l'amour, ah ! dis-le moi !
Ce n'est pas lui... Mais il me semble
Quand je cause et ris avec toi,
Que nous serions heureux ensemble.

LOUVIGNY.

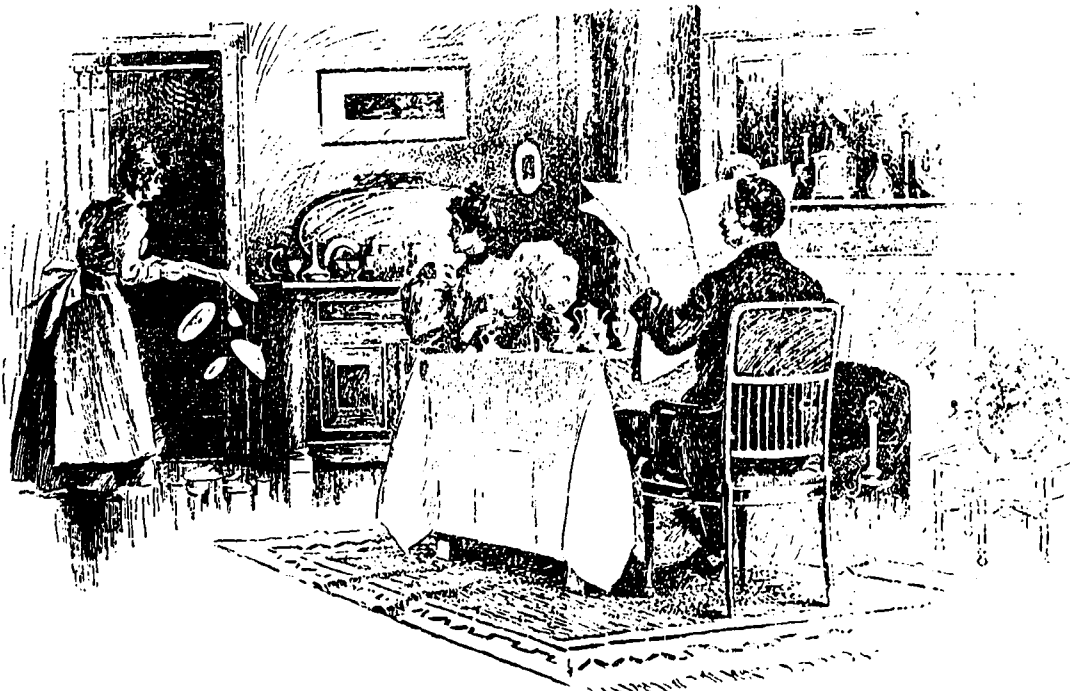
L'assistant reporter.—Voici un article sur un ministre qui a été assailli par un amoureux désappointé, pendant qu'il procédait à un mariage.

Le Rédacteur.—Mettez cela dans les nouvelles de chemin de fer.

L'assistant reporter (étonné).—Pourquoi ?

Le Rédacteur.—C'est parce qu'il a été assailli pendant qu'il accouplait.

UNE BONNE CHOSE A AVOIR DANS LA MAISON



Monsieur Boireau (lisant).— " Les canonniers modernes, sont revêtus de plaques de dix huit pouces d'épaisseur, ce qui les rend absolument résistantes devant les projectiles..."

Madame Boireau (l'interrompant).—Tu devrais bien en acheter quelques unes de ces plaques-là pour mettre sur la vaisselle.

PAS BIEN DU TOUT



L'oncle Sambo.—Et bien garçon, comment est ta mè ce matin ?
Le garçon.—Elle n'est pas tè bien, elle est mote.

LA FÉE BLEUE

CONTE POUR LES PETITS ET GRANDS ENFANTS

Un jour, la Fée Bleue descendit sur la terre, dans l'intention courtoise de distribuer, à toutes ses filles des divers pays, les trésors de faveurs qu'elle portait avec elle.

Son nain Amarante sonna du cor, et aussitôt une jeune femme de chaque nation se présenta au pied du trône de la Fée Bleue. Toutes ces unités finirent, on se l'imagine, par former une foule assez considérable. Ceci se passait longtemps avant l'Exposition de 1889.

La bonne Fée Bleue dit à toutes ses amies : "Je désire qu'aucune de vous n'ait à se plaindre du don que je vais lui faire. Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner à chacune la même chose ; mais une telle uniformité dans mes largesses n'en ôterait-elle pas tout le mérite ?" Comme le temps est précieux aux fées, elles parlent peu ; la Fée Bleue borna là son discours et commença la distribution de ses présents. Personne n'en parut fâché.

Elle donna à la jeune femme qui représentait toutes les Castilles des cheveux si noirs et si longs qu'elle pouvait s'en faire une mantille.

À l'Italienne, elle donna des yeux vifs et ardents comme une éruption du Vésuve au milieu de la nuit.

À la Turque, un embonpoint rond comme la lune et doux comme la plume de l'eider.

À l'Anglaise, une aurore boréale pour se teindre les joues, les lèvres et les épaules.

À une Allemande, des dents comme elle en avait elle-même, et, ce qui ne vaut pas mieux que de belles dents, mais qui à son prix, un cœur sensible et profondément disposé à aimer..

À une Russe, la distinction d'une reine.

Puis, passant aux détails, elle mit la gaieté sur les lèvres d'une Napolitaine, l'esprit dans la tête d'une Irlandaise, le bon sens dans le cœur d'une Flamande, et, quand il ne lui resta plus rien à donner, elle se leva pour reprendre son vol.

—Et moi ? dit la Parisienne en la retenant par les bords flottants de sa tunique bleue.

—Je vous avais oubliée ?

—Entièrement oubliée, madame.

—Vous étiez trop près de moi, et je ne vous ai pas vue. Mais que puis-je maintenant ? Le sac aux largesses est épuisé.

La Fée réfléchit un instant, puis rappelant d'un signe toutes ses charmantes obligées, elle leur dit : "Vous êtes bonnes puisque vous êtes belles, il vous appartient de réparer un tort très grave de ma part ; dans ma distribution j'ai ou-

blié votre sœur de Paris. Que chacune de vous, je l'en prie, détache une partie du présent que je lui ai fait et en gratifie notre Parisienne. Vous perdrez peu et vous réparerez beaucoup."

Comment refuser à une fée, surtout à la Fée Bleue ?

Avec la grâce qu'ont toujours les gens heureux, ces dames s'approchèrent tour à tour de la Parisienne et lui jetèrent en passant, l'une un peu de ses beaux cheveux noirs, l'autre un peu du rose de son teint, celle-ci quelques rayons de sa gaieté, celle-là ce quelle put de sa sensibilité, et il se fit ainsi que la Parisienne, d'abord fort pauvre, très effacée, se trouva en un instant, par cet acte de partage, beaucoup plus riche et mieux dotée que ses compagnes, celles-ci, jalouses, protestèrent, mais trop tard... La petite Fée Bleue était déjà remontée au ciel !

LEON GOZLAN.

Rouleau.—Vous ne devriez pas fumer tant de cigares ! chacun d'eux est un clou que vous mettez à votre cercueil.

Bouleau.—Ah bien alors, je l'aurai bientôt tellement rempli de clous qu'il ne restera plus la moindre place pour me mettre.

—Parler est bon marché, observa un homme qui croyait aux proverbes.

—Mon cher ami, repliqua un autre, qui n'y croyait pas, votre remarque me prouve que vous n'avez jamais employé un avocat, ou bien un téléphone.

CE QUE DISENT LES CONFITURES

A ALICE V...

Ne me parlez pas de ce parfum de framboise et de groseilles qui s'échappe du chaudron les jours de confitures ! C'est singulier, vous avez beau faire, quinze jours après, hum ! hum ! voilà tout à coup cette odeur qui vous monte encore au nez.

Quand on est sage, on vous garde bien l'écume, et, suprême bonheur, on va jusqu'à vous donner la cuiller, mais ces jolis pots ficelés de rouge, ornés d'une belle inscription, cela ne vaut-il pas mille fois mieux que toutes les écumes et toutes les cuillers ?...

C'est l'avis d'Alice, qui profite de l'absence de sa mère et s'en vient aujourd'hui, dans la réserve, donner l'aumône d'un regard attendri à une belle rangée de pots engageants. Elle les regarde, elle les compte ; ces pots la fascinent. Elle sait si bien ce que vaut cette gelée couleur de rubis, et comme on l'étend mollement sur une tranche de pain tendre !

A force de regarder, de compter, de rêver, il semble à l'enfant qu'une petite voix fluette sort de ces pots de cristal et que cette voix l'engage à approcher...

Alice devient toute rouge !

Cependant, elle ne veut pas prendre la confiture ; jamais elle n'y a pensé ! La voir... seulement !

Elle ne grimpera pas sur la chaise, Alice, parce qu'elle est avant tout très obéissante (ça, vous le savez), et puis ces chaises-là sont si insupportables que, tout de suite, les talons font un trou horrible. Non, Alice se mettra à genoux.

Oui, mais à genoux, qu'est-ce qu'on voit ? On a le nez sur les moules à pâtisserie et sur la boîte au sel ; comme c'est agréable, je vous le demande ! Décidément, il faut être droite. C'est bien ennuyeux de désobéir, mais, vous le voyez, cette fois, il paraît qu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

Comme ça, elle atteint la planche. Allons, un peu sur la pointe des pieds, et elle y sera. Franchement, pour tant d'efforts, Alice peut bien sentir le pot. "Sentir," ça n'est pas "goûter," jamais de la vie on n'a défendu de sentir !

Mais "goûter," ce serait bien meilleur... "et puis, une petite mielle de rien du tout," qui le saura ? murmure une vilaine voix en dedans...

Alice avance les mains... Ah ! mon Dieu ! le papier qui crève, les doigts qui s'enfoncent, le pot qui perd l'équilibre !...

Et Alice qui perd l'équilibre avec le pot ! et puisqu'elle aime tant les groseilles, elle en aura partout : sur son tablier, sur sa robe, sur sa jupe, sur ses bas ; il n'y aura que la petite langue d'Alice qui n'en aura pas !

Et la chaise épouvantée s'effondre, et sur le parquet on ne voit plus que des débris. Tout est rouge, tout colle, tout craque...

Alice perd la tête...

Alice, Alice, n'écoutez plus les petites voix douces qui sortent des pots de confitures ; écoutez plutôt la voix de votre maman, c'est tout aussi doux et infiniment plus sûr.

Allons, levez vous vite, mignonne, soyez repentante et sincère, vous trouverez une mère pour vous absoudre, et... un baquet d'eau pour vous laver !...

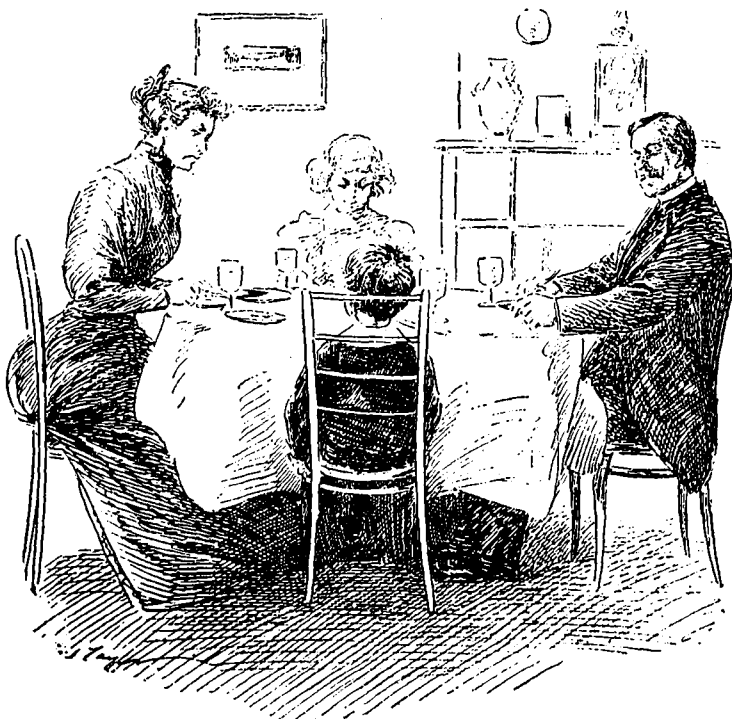
JEANNE.

LA MÊME COUTUME

Clara.—Voilà qui est étrange. Ce livre dit qu'en France une femme n'est libre qu'après être mariée.

Dora.—Mais, c'est comme chez nous. Nous devons obéir à papa et à maman jusqu'à ce que, à l'autel, nous ayons juré à notre mari de l'aimer, de l'honorer et de lui obéir, et après cela nous sommes libres de n'obéir à personne.

NOS CHÉRIS



La mère (avec laquelle le petit Tommy est en train de dîner).—Est-ce que votre mère vous donne deux morceaux de tarte, Tommy ?
Tommy (qui en demande un second morceau).—Non, Madame.
La mère.—Eh bien, penses-tu qu'elle aimerait en avoir deux morceaux ici ?
Tommy (hardiment).—Oh oui, du moment que ce ne serait pas la sienne.

PAS BIEN SUR



Le petit Abraham.—Baba, si chavais une cent, chachèterais une panane au fiaux gui est là tefant la borte ?
Le vieux Jacob.—Sors et tis lui gui s'en aille to là, beut être picn qui t'en tonnera une.

MENUS ÉPICURIENS

EN GRAS

Potage à la Julienne

Merlans aux fines herbes

Saucisses au vin blanc

Canard à la Béarnaise

Laitues farcies

Fruits de saison

Potage à la Julienne.—Coupez en filets, d'égaies quantités de carottes, de navets et de racines de céleri, et passez le tout au beurre sur un feu doux, jusqu'à légère coloration; ajoutez des poireaux coupés de même, quelques feuilles de laitue et d'oseille, un peu de cerfeuil et un petit morceau de sucre; mouillez avec quantité suffisante de consommé; faites bouillir doucement pendant une heure; peu de temps avant de servir, ajoutez au potage, si la saison le permet, une cuillerée à bouche de petits pois verts et autant de pointes d'asperges blanchies, et quand le tout est cuit, dégraissez et versez sur des croûtons à potage.

Merlans aux fines herbes.—Après avoir vidé et préparé des merlans et étendu du beurre dans un plat creux et allant au feu, semez sur ce beurre du persil et de la ciboule hachée; ajoutez sel fin et muscade râpée, et couchez sur ce lit les merlans tête à queue; arrosez-les de beurre fondu, meillez avec parties égales de vin blanc et de bouillon et mettez le plat sur le feu. Lorsque vous jugerez que les poissons sont à moitié cuits, retournez-les avec précaution et, quand ils le seront tout à fait, versez leur mouillement dans une casserole sans les ôter du plat, incorporez un peu de beurre marié de farine, faites cuire encore, ajoutez le jus d'un citron et une pincée de gros poivre; reversez la sauce sur les poissons, et servez-les dans le plat où ils ont cuit.

Saucisses au vin blanc.—Prenez des saucisses longues; piquez-les et faites-les cuire dans un plat à sauter avec du beurre. Lorsqu'elles ont pris une belle couleur, retirez-les et tenez-les au chaud. Ajoutez au beurre resté dans la casserole un oignon haché très fin; mettez-le sur un feu très doux; lorsqu'il commence à jaunir, saupoudrez-le d'un peu de farine, tournez deux minutes à la cuiller de bois et mouillez d'un verre de bon vin blanc, salez, poivrez; laissez cuire pendant quinze ou vingt minutes, c'est-à-dire jusqu'à ce que la sauce soit bien liée. Versez sur les saucisses et servez très chaud.

Canard à la Béarnaise.—Faites-le cuire avec un peu de bouillon, un demi-verre de vin blanc, un bouquet garni et deux clous de girofle; faites revenir dans une casserole des oignons coupés en tranches; lorsqu'ils sont bien colorés, ajoutez-y une pincée de farine et mouillez avec le jus résultant de la cuisson du canard; pour servir, dégraissez la sauce, ajoutez un filet de vinaigre et versez sur le canard.

BARON BRISSE.

Rosa.—Dites, Anna, est-ce vrai que vous allez vous fiancer au petit major.

Anna.—Oui, c'est vrai.

Rosa.—Mais il est deux fois plus petit que vous.

Anna.—Ça ne fait rien, il est toujours à cheval.

ENFANTS FIN DE SIÈCLE

Monsieur Toto (cinq ans) et mademoiselle Lili (six ans) édifient des pâtés de sable sur la plage. Passe une demoiselle aux yeux prolongés jusqu'aux oreilles et au chignon six fois teint.
—Encore une horizontale, fait monsieur Toto.
—Oui, et même de toute petite marque, répond mademoiselle Lili avec une moue dédaigneuse.

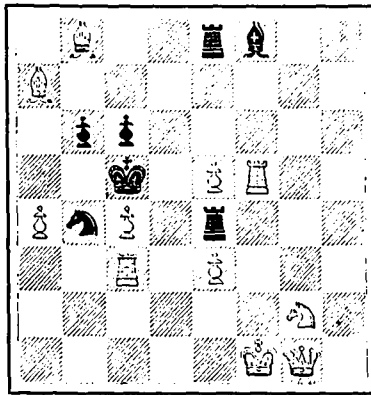
ÉCHECS

PROBLÈMES D'ÉCHECS ET JEUX D'ESPRIT

PROBLÈME No. 8.

Par R. HINDLEY (South Australia)

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Jeux d'Esprit

No. 21—LOGOGRIPHE

Par ARMANDINE

D'être ce que je suis, avez-vous le bonheur ?

Félicitations sincères cher lecteur.

Une chose à présent pour vous surprendre est faite, Il faut pour être entier qu'on me coupe la tête.

×

No. 22—CHARADE

Par ACH. LÉO

Mon premier est une plante aquatique

Mon second une clôture rustique,

En mettant de mon premier une certaine quantité debout On forme un entier que j'appelle mon tout.

×

No. 23—SURPRISE

Par LUDGER DAGENAIS

Trois souverains ont régné dans le même siècle.

Les chiffres romains qui distinguent leurs noms, placés à la suite l'un de l'autre en commençant par le plus élevé, indiquent le siècle où ils vivaient.

Quels sont ces trois souverains.

×

No. 24—PARALLÉLOGRAMME

Par A. GUERETTE

Horizontalement :

- 1—Ce qu'on aime à lire.
- 2—Sous-entendu.
- 3—Qui imite le satin.
- 4—Pays.
- 5—Caressant.
- 6—Partie inférieure d'un navire.

Verticalement :

- 1—Consonne.
- 2—Syllabe.
- 3—Qui marque la preuve.
- 4—Saupoudré de sel.
- 5—Substance particulière du chêne.
- 6—Qui est comme un petit satan.
- 7—Qui a une saveur aigre.
- 8—Général espagnol.
- 9—Saison.
- 10—Préposition.
- 11—Voyelle.

×

No. 25—ARITHMÉTIQUE

Par BRAZEAU

Une femme va au marché Bonsecours pour acheter des volailles, elle n'a que 20 centins et elle veut avoir 20 volailles. Elle paie les coqs 3 centins, les poules 1½ centins, les poulets ½ centin. Combien en aura-t-elle de chaque espèce.

No. 26—MOT EN LOSANGE

Par SUIX D'OTTAWA

Consonne, Poil des paupières, Province de l'Empire Chinois, Officier supérieur, Etablissement où l'on prépare les farines, Oiseau de proie, Dieu marin, Meuble, Voyelle.

×

No. 27—MOT CARRÉ

Par A. L. LA ROSE

Ville d'eau, Petite île, Espèce de léthargie, Table de boucher.

Adresser les solutions à *Philidor*, journal le SAMEDI.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

ÉCHECS

Solution du problème No. 7

BLANCS

NOIRS

- 1—C3C
- 2—C4F
- 3—Suivant le coup

- 1—F prend C
- 2—N'importe lequel
- 3—Echec et mat

Ont trouvé la solution juste :

MM. Gringoire (Québec); Aeselin (Montréal).

Autres solutions justes :

MM. E. Barcelo, F. Weber (Montréal).

×

PROBLÈME No. 11

Le mot est : Moselle.

×

PROBLÈME No. 17

Rose, Lis, Bluet, Liseron, Pensée, Muguet.

×

PROBLÈME No. 16

Immortelle avec lequel on obtient : Romarin, Mauve, Mélisse, Ortie, Nard, Aster, Bryone, Algue, Fenouil, Alcée.

×

PROBLÈME No. 17

Tours-Marseille-Bordeaux.

×

PROBLÈME No. 18

Automne, Lune, Haut, Pension, Quinine, Yonne, Siam. Honni soit qui mal y pense.

×

PROBLÈME No. 19

Aimer, souvent c'est souffrir.

×

PROBLÈME No. 20

T
TAS
TOMAN
TAMBOUR
SAONE
NUE
R
+

Ont trouvé 7 solutions: MM. Rutra, L. Barcelo (Montréal); J. Charlebois (Rigault).

Ont trouvé 6 solutions: MM. G. J. V. Ducharme (Montréal); Eug. Brunet, Un Esquimaux, Marguerite des Prés (Québec); Mikado (Lévis); Sphinx d'Ottawa.

Ont trouvé 5 solutions: MM. Charlotte, Primevère, Jos. Pelletier (Montréal); P. H. Hébert (St-Liboire).

Ont trouvé 4 solutions: MM. Jean Canada, Fannie, Martel, Idola, Miss Terre (Montréal); L'ami-Graine, Violette (Québec); R. A. Morisset (St-Hénéline); Florentine (Valois).

Ont trouvé 3 solutions: MM. Mimi L. D. (Québec); S. S. (St Césaire); Marie Blanche (Terrebonne); Augustino (Beauport); Jos. Turgeon (Plessisville); Denis St-Cyr (Lowell Mass); Heb. Z. Cusson (St-Jérôme).

Ont trouvé 2 solutions: MM. Armandine, Edg. Sal-liot (Montréal); A. Michon (Québec); Z. Paquin (St-Cuthbert); Sauvageot (Trois-Rivières); Aimé Richer (St-Hyacinthe); Jos. Landry (Rivières); Marie Blanche (Terrebonne).

Albert Dubuc (St-Boniface, Manitoba) a adressé, en retard, 4 bonnes solutions du précédent numéro. Publié exceptionnellement en égard à la distance.

Nota.—Je prie instamment les lecteurs du SAMEDI qui m'adressent des solutions de bien vouloir les classer dans l'ordre où elles sont parues au journal en les désignant seulement par leur numéro d'ordre; cela me facilitera la très nombreuse correspondance qui m'est adressée à ce sujet. N'envoyer que des problèmes absolument inédits.

PHILIDOR.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

TROISIÈME PARTIE

II — LES REMORDS D'UN JUGE D'INSTRUCTION

(Suite)

Il devinait la phrase et les commentaires qui avaient dû la suivre, les plaisanteries, les "blagues" que les gens spirituels avaient dû lancer contre lui, tous ces riens qu'on oublie à Paris aussitôt qu'on les a dits, mais qui, tombant dans l'oreille de gens simples, y avaient causé cette curiosité méfiante qu'il avait constatée chez ses nouveaux amis.

Que pensent ils de moi ?

Cet homme, pour qui l'opinion du public n'avait jamais existé, s'inquiétait de l'opinion que pouvaient avoir de lui des pêcheurs, des douaniers, une simple vieille femme qui ne savait pas lire.

Il les effrayait, certainement, et ils devaient chercher, dans sa vie passée, la cause de sa sauvagerie de maintenant.

Pendant dix jours, en dehors du salut habituel, il n'échangea pas une parole avec la vieille Berthe.

Mais, le onzième jour, il la retint, en causant de choses indifférentes ; et peu à peu, avec la même habileté qu'il déployait jadis dans son cabinet de juge, il l'amena à parler de la curiosité qu'il provoquait toujours dans le pays.

Elle ne demandait qu'à bavarder ; et, le voyant très bienveillant, elle lui répéta tout ce qu'elle entendait dans ses interminables courses. Il apprit ainsi qu'on n'appelait plus sa maison que la maison du juge.

— Mais, à vous, Berthe, qui vous a dit cela pour la première fois ?

— C'est le journaliste qui habite Paramé l'été... Vous savez bien, la première villa sur le Sillon ?...

— Oui, je sais, fit M. Delalande, qui déployait toute son énergie pour demeurer calme, souriant. Et comment vous a-t-il dit cela ?

— Il m'a demandé si c'était moi qui portais le pain à la maison du juge...

Dame, je lui ai répondu que je ne me mêlais jamais de ce qui ne me regardait pas, et que j'ignorais si vous étiez un juge.

— Et qu'a-t-il dit alors ?

— Ah ! ça vous fâchera peut-être ben ?

— Je ne me fâche jamais de rien ; parlez donc.

— C'est qu'il a dit, en se tournant vers des amis qui l'accompagnaient : "Mais oui, c'est un juge d'instruction, qui cherche ici l'oubli de ses vieilles erreurs ?"

Cette fois, Michel Delalande tressaillit longuement. Un autre avait deviné ses troubles, ses remords.

Evidemment, ce journaliste avait tenu ce propos en riant ; mais la chose avait été dite.

Et elle était si naturelle que bien des gens devaient la croire vraie.

— Allons, à demain, Berthe.

— A demain, M. Delalande.

Le juge demeura quelques instants sur sa porte, regardant la vieille qui s'éloignait en secouant la tête. Puis, très douloureusement impressionné, il rentra dans sa bibliothèque.

L'un des panneaux en était occupé par des ouvrages de droit, celui qui lui faisait face par des livres d'études, le troisième était découpé en casiers : c'est là que se trouvaient les dossiers ; ou du moins la copie des dossiers des grandes affaires qui avaient été confiées à Michel Delalande.

Sous la grande table, qui occupait le milieu de la pièce, l'énorme collection de la *Gazette des Tribunaux*.

— Je serais un lâche de reculer plus longtemps ! s'écria M. Delalande.

Il prit le dernier volume de la collection ; et il l'eut à peine ouvert que son visage s'éclaira un peu. Il tombait justement sur un crime qui avait passionné l'opinion publique, un magasin, un assassinat commis en plein jour, dans la rue de Provence : une vieille femme, marchande d'objets anciens, tuée à son comptoir. Pas un indice. Personne n'avait rien entendu, il n'y avait pas eu de lutte, pas la moindre marque dans le magasin, presque pas de sang, la malheureuse avait été tuée d'un coup de massue.

Quant au but du crime, il était évident ; le vol ; le tiroir était vide ; et de nombreux objets en vieil argent avaient disparu.

Au moment où M. Delalande commença son instruction, ces objets étaient certainement déjà remis aux recéleurs, qui les faisaient fondre.

Un grand mois s'était écoulé sans amener la moindre découverte : on avait vainement visité tous les garnis, tous les recéleurs, on avait vainement lancé les plus fins limiers de la police de Sûreté sur des pistes successives : l'affaire n'avancait pas.

Déjà l'ordre était donné d'inhumier la victime ; un neveu éloigné, son unique héritier, allait entrer en possession de l'héritage.

Ce neveu se trouvait, un matin, dans le cabinet de M. Delalande, pour prendre avec lui les dernières dispositions relatives à l'enterrement. Au moment où le juge lui disait adieu et ajoutait : "Je crains bien que l'assassin ne nous échappe" ; un éclair de satisfaction passa dans le regard du neveu ; puis, des larmes aux yeux, il soupira : "Ma pauvre tante !"

— Attendez donc ! fit M. Delalande. Asseyez-vous un instant, je vous prie.

Tandis que le neveu se rasseyait, M. Delalande jeta un coup d'œil oblique à son grellier ; puis, le regard ardemment fixé sur le neveu :

— Rédigez donc un mandat d'amener contre...

Le neveu pâlisait.

— Contre qui ? interrogea le grellier.

— Contre l'assassin de la rue de Provence...

Le neveu était blême.

— Veuillez, dit alors M. Delalande au neveu, dicter vos nom et prénoms à mon grellier.

Le neveu se leva de sa chaise, eut un geste de protestation, puis tomba comme une masse.

C'était bien lui, le coupable ! Sans une preuve, sans même un indice matériel, M. Delalande l'avait deviné au simple contentement de son regard.

Il était coutumier de ces faits. Personne mieux que lui ne savait lire dans les consciences.

— Si je me suis trompé, murmura-t-il avec une immense satisfaction, ce n'est certainement pas ce jour-là.

L'après-midi, il alla se promener, il rencontra le brigadier de la douane ; le temps était bon, ils causèrent tranquillement comme jadis.

Et, depuis, chaque matin, M. Delalande reprenait une de ses affaires ; il le faisait méticuleusement, examinant toutes les pièces, tous les interrogatoires, toutes les enquêtes, dont il avait au moins les résumés ; il se rappelait les moindres détails, que confirmaient d'ailleurs les comptes rendus de Cour d'assises.

Et le calme lui revenait. Même lorsque les accusés avaient nié jusqu'au bout, il était certain d'avoir régulièrement découvert la vérité. Ses instructions étaient des merveilles de logique et de simplicité.

Parfois, il revivait les joies qu'il avait éprouvées à reconnaître l'innocence d'un inculpé.

Et on le revoyait, par le pays, avec sa bonne figure, ses yeux doux ; il devenait plus causeur, s'amusait des petits incidents du village.

Il vivait en paix.

Mais un matin, comme il ouvrait un des plus anciens numéros de la *Gazette des Tribunaux*, il fronça les sourcils et demeura assez longtemps sans lire, les yeux mélancoliquement fixés dans le vague.

Puis il sortit.

— Demain, prononça-t-il tristement.

Il était arrivé à l'affaire de Trévenec.

De toutes les affaires qu'il avait dirigées, aucune ne lui avait laissé de souvenirs plus douloureux, plus pénibles.

Et il n'avait pas besoin de la méditer celle-ci, tellement la culpabilité de l'accusé lui avait semblé certaine, tellement il y croyait encore ; il n'avait pas besoin de la relire, tellement les moindres détails en étaient restés gravés dans sa mémoire.

Et pourtant, cette vision du passé était à peine évoquée qu'il ne pouvait plus en détacher son esprit.

Vainement il passa une partie de la journée à pêcher, vainement, le soir venu, il alla bavarder avec les douaniers... Il avait sans cesse, devant les yeux, le marquis de Trévenec protestant, une dernière fois, en Cour d'assises, de son innocence.

Il ne put dormir ; et, au milieu de la nuit, il se relevait, descendait à la bibliothèque et reprenait le volume de la *Gazette des Tribunaux*. Mais il ne lut pas ; ses yeux ne quittaient pas le titre de l'affaire.

Brusquement, il voulut s'arracher à cette obsession ; et, comme la mer était basse, il alla, dans l'obscurité, se promener sur le sable, par des petites plages que divisent des murs, des rochers.

Il marcha ainsi près de deux heures ; puis, comme la nuit s'éclaircissait, que, vers Cancale, de longues bandes claires s'étendaient au-dessus de la mer et de l'horizon, il grimpa sur un rocher pour attendre le lever du jour.

Mais, peu à peu, la plage, les rochers, la mer lointaine s'éloignaient de son regard ; et, dans les premières lueurs incertaines, des choses presque informes se dressaient à ses yeux et, lentement, prenaient corps. C'était d'abord une de ces larges avenues bordées de grands arbres, comme on n'en rencontre guère qu'à Versailles, puis des lignes de maisons larges, majestueuses.

Et la façade d'une de ces maisons s'écartait pour lui. Il voyait un grand cabinet, une table encombrée de papiers, et un homme déjà au travail, le visage blafardement éclairé par une lampe à abat-jour.

Cet homme, c'était lui, toujours debout avant le jour, révisant la besogne de la veille, préparant celle de la journée et soudain, on frappait à la porte de la rue et il entendait son nom.

Il connaissait ces appels éfarés, qui, parfois, l'avaient surpris au milieu même de son sommeil ; ses ordres étaient donnés pour qu'on vint toujours l'avertir sans une minute de retard. Il était toujours prêt ; en quelques minutes il partait...

Il lui sembla qu'il se voyait, ce jour-là, courant à la fenêtre, l'ouvrant, interrogeant un gendarme enveloppé de son grand manteau :

— Un crime, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le juge, dans le bois de Ville-d'Avray ; j'ai passé d'abord chez vous, parce que je sais que vous êtes debout avant tout le monde.

— Bien, mon ami, je descends.

Deux minutes plus tard, il était dans la rue et écoutait le rapport.

— C'est un garde qui a découvert la chose ; en faisant une tournée, la nuit, pour pincer des braconniers, il a trouvé un homme étendu dans une petite allée, avec une blessure à la tempe.

— Un coup de pistolet ?

— Probablement.

— Suicide, peut être ?

—Je n'en sais rien. Bref, le garde nous a prévenus ; le brigadier est resté là-bas et, pour ne pas perdre de temps, m'a envoyé à Versailles.

M. Delalande se fit renseigner exactement sur le lieu du drame, puis :

—Passez chez tous ces messieurs ; moi, je pars immédiatement. Surtout envoyez-moi vite mon greffier et le médecin.

Il prit une voiture dans la cour de la gare, et, au lever du jour, il arrivait dans l'allée qui lui avait été indiquée et au fond de laquelle grouillait un petit rassemblement.

—Personne d'arrêté ? interrogea aussitôt M. Delalande.

—J'ai deux hommes qui battent le bois, répondit le brigadier.

—Faites écarter la foule.

Et M. Delalande se pencha pour examiner le cadavre.

—Mais cet homme n'a pas été tué ici ? dit-il aussitôt.

Il voyait une trainée de sang qui se perdait sous les arbres.

—Non, répondit le garde, je l'ai trouvé dans le fourré.

—Vous auriez mieux fait de l'y laisser.

—Je ne voyais que le bout de ses pieds, j'ai cru d'abord que c'était quelque braconnier qui se cachait.

Après avoir assez longuement étudié le cadavre et la position qu'il occupait, M. Delalande se dirigea vers le fourré ; les branches étant très serrées, il n'y pénétra que difficilement.

—Sans doute, dit le garde, un particulier qui aura choisi cet endroit-là pour se suicider !...

—Non, répliqua vivement le juge, il se serait déchiré les vêtements pour y pénétrer ; et ses vêtements ne sont pas déchirés. Je crois plutôt qu'on l'a tué autre part et qu'on l'a traîné ici en écartant les branches. Et cependant, voici le pistolet.

Son pied avait heurté l'arme.

—Comment était placé le corps ?

Le garde indiqua la position qu'occupait le cadavre dans le fourré.

—Ce n'est pas un suicide, conclut M. Delalande après un instant de réflexion. Pour que cet homme se fût suicidé, il faudrait qu'il eût rampé sous les branches ; et, une fois installé, il aurait peut-être pu se tirer une balle dans la gorge, mais pas dans la tempe : il n'y a pas l'écartement nécessaire. Cet homme a donc été assassiné, et on a essayé de faire croire à un suicide.

Il revint dans l'allée, retourna le cadavre et vit en dessous, un assez gros amas de feuilles sèches.

Il souleva un paquet de ces feuilles et constata que la terre était tachée de sang.

—Voici l'endroit où ce malheureux est tombé. Après le crime, l'assassin a introduit sa victime dans le fourré ; et il a recouvert le sang avec des feuilles. Lorsque vous avez traîné le corps du fourré dans l'allée, vous avez écarté une partie de ces feuillages, mais le plus gros était resté sous lui : voici bien la tache principale.

En ce moment, un homme portant une livrée, arriva en courant, passa malgré les gendarmes et s'arrêtant devant le cadavre, bégaya tout effrayé :

—C'est lui ! C'est Monsieur !

—Monsieur... qui ?

—Le baron de Montmoran, mon pauvre maître. Tout à l'heure, j'ai été bouleversé de ne pas le trouver dans sa chambre... Et, comme des voisins m'ont dit qu'on venait de découvrir un suicidé dans le bois...

—Pourquoi donc votre maître se serait-il suicidé ?

—Il avait tant de chagrin de la perte de sa femme !...

—Et ceci est bien le pistolet de votre maître ? demanda M. Delalande, en montrant l'arme au domestique.

—Non, monsieur, je ne lui connaissais pas ce pistolet, à moins qu'il ne le tint enfermé.

M. Delalande examinait l'arme, forte, mais très soignée, très élégante.

Sous la crosse, un écusson était gravé.

—Ce n'est pas l'écusson de mon maître, affirma le domestique.

Suivant une habitude prise dès ses débuts, M. Delalande commença de dessiner un plan détaillé du lieu du crime.

Bientôt il fut rejoint par le procureur impérial, le greffier du juge, le commissaire de police ; et, tandis qu'ils recommençaient l'instruction déjà faite par M. Delalande, celui-ci achevait son plan.

Puis on transporta le cadavre dans la villa où dormait encore la pauvre enfant, que cet assassinat rendait doublement orpheline. Et les dépositions du domestique, de la cuisinière et de la nourrice permirent aussitôt d'établir la situation de la victime et les circonstances qui, selon eux, rendaient très acceptable l'idée du suicide.

Ces circonstances furent confirmées par le frère du mort, le comte de Montmoran, qu'on prévint par dépêche et qui arriva dans la matinée. Son frère cadet, le baron de Montmoran avait toujours vécu avec leur mère ; l'aîné s'étant fait marin, comme tous ceux de sa race, le cadet s'était consacré à la comtesse douairière : il était, d'ailleurs, d'un caractère très doux, pas aventureux, et passait sa vie à écrire des études historiques.

Avant de mourir, sa mère avait eu le bonheur de le marier selon ses vœux, et, depuis ce grand deuil il avait complètement déserté le monde et avait jalousement caché à Ville-d'Avray, son bonheur de jeune marié.

Un second malheur l'avait alors frappé : sa femme était morte d'une embolie quelques heures après la naissance de sa fille. Et son désespoir avait été si grand que, bien certainement, sans l'existence de sa fille, il eût dès lors suivi sa femme dans la tombe.

—Vous admettriez donc que votre frère se soit suicidé ? demanda le juge à M. de Montmoran lorsque celui-ci eut achevé de donner ces détails.

Le comte répondit par des sanglots et murmura :

—Hélas ! Ce n'est que trop probable.

—Votre frère avait-il des ennemis ?

—Je ne lui connaissais que des amis.

—Avait-il de l'argent chez lui ?

—Je l'ignore.

—Qu'a-t-il fait hier soir ?

La domestique et la cuisinière répondirent sans hésiter :

—La veille, M. le baron, comme tous les soirs, avait assisté au coucher de sa fille. Puis il avait diné.

—Seul ?

—Oui, seul, quoi qu'il eût annoncé qu'il attendait quelqu'un.

Mais au moment du dîner, une lettre était arrivée, et il avait dit :

—Servez. Cette personne ne viendra pas.

—Il n'a pas nommé cette personne ?

—Non.

—Où a-t-il mis la lettre ?

—Il l'a brûlée avant de se mettre à table. Vers dix heures il est sorti pour se promener un peu, mais nous a dit de nous coucher.

—Avait-il passé toute la journée à Ville-d'Avray ?

—Non, il était allé à Paris l'après-midi.

Pourquoi ? On l'ignorait.

M. Delalande montra alors le pistolet au comte de Montmoran.

—Connaissez-vous cet écusson ?

Le comte eut à peine jeté les yeux sur l'écusson, qu'il balbutia, tout terrifié :

—Ce sont les armes de la famille de Trévenec.

—Ce pistolet appartient donc à un membre de cette famille ?

Le comte se troublait de plus en plus.

—Mais, que supposez-vous Monsieur, s'écria-t-il. Le marquis de Trévenec est un gentilhomme très accompli... très malheureux en ce moment, par suite d'un fâcheux mariage, mais un des plus nobles Français que je connaisse.

—Je ne puis faire encore que de bien caractériser mes suppositions, répliqua M. Delalande, que ces détails intéressaient prodigieusement ; je constate simplement que cette arme doit appartenir au marquis de Trévenec ; sans doute nous expliquera-t-il comment elle se trouvait à côté du mort. Mais, voudriez-vous compléter vos renseignements : le marquis de Trévenec n'est-il pas officier de marine ?

—Il l'était, Monsieur, prononça tristement le comte de Montmoran ; mais pour se marier il a dû démissionner...

—Qui a-t-il épousé ?

—Une simple paysanne de son pays.

—Et sa famille a consenti ?

—Le marquis n'a plus que sa mère, et j'ai à peine besoin de vous dire qu'elle s'est formellement opposée à ce mariage.

Et elle n'y a pas assisté ?

—Naturellement.

—Ce marquis de Trévenec est-il riche ?

—Brouillé avec sa mère, qui détient toute sa fortune, il est absolument sans ressources.

—Peut-être vous avait-il emprunté de l'argent ?

—J'aurais mis, de grand cœur, ma bourse à sa disposition ; mais il est très fier et m'a gardé rancune d'avoir désapprouvé son mariage ; nos relations étaient brisées.

—Il n'en était pas de même entre votre frère et lui ?

—Non. Mon frère l'a toujours défendu ; et je crois avoir compris que, comme le marquis se disposait à quitter la France, pour chercher fortune en Amérique, mon frère allait lui avancer une somme relativement considérable.

M. Delalande s'informa encore du nom du banquier du mort, de l'adresse de l'hôtel habité momentanément par le marquis de Trévenec ; puis, il remercia le comte et passa près d'une heure à examiner le cadavre avec le médecin, qui venait d'arriver.

Les gendarmes expédiés dans le bois, rentraient sans avoir rien découvert de suspect : l'assassin, en admettant qu'il y eût un assassinat, avait d'ailleurs eu tout le temps de disparaître, la mort remontant environ à onze heures du soir.

Quand M. Delalande était chargé d'une instruction, il ne vivait plus que pour cette instruction ; il ne se donna même pas le temps de déjeuner, poursuivit son enquête à Ville-d'Avray jusque vers une heure, puis il partit pour Paris.

Et, à la fin de l'après-midi, il se présentait dans un petit hôtel de l'impasse du Havre et demandait M. de Trévenec.

On lui indiqua un numéro de chambre au quatrième étage.

Il monta, et une femme, très simplement vêtue, le reçut sur le seuil de cette chambre.

—Votre mari, Madame ?

—Veuillez parler bas, Monsieur. Mon mari est très fatigué par toutes les courses qu'il a dû faire au moment de notre départ, et il dort. Que voulez-vous de lui ?

—Il faut que je lui parle sans tarder.

—Il s'agit donc d'une chose importante ?

—Très grave.

—Mais qui êtes-vous, Monsieur ?

Il se nomma.

La femme eut une sorte d'effroi ; toutefois, M. Delalande n'en conclut encore rien, sachant que ce titre de juge d'instruction impressionne les consciences les plus tranquilles.

Comme à regret, la femme, après l'avoir introduit, écarta les rideaux du lit et éveilla son mari.

Le marquis de Trévenec avait un visage ravagé ; et ce réveil ou sursaut lui donnait une expression hagarde.

—Que me veut-on ?

Il descendait de son lit, où il s'était jeté tout habillé.

—Monsieur, dit M. Delalande en attachant sur lui son regard profond, j'agis un peu irrégulièrement : j'aurais dû simplement vous convoquer à mon cabinet ; mais, comme vous deviez partir, j'ai pensé qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et je crois que vous pouvez être d'un très utile secours à la Justice...

—Moi ?... Et en quoi, grand Dieu ?

—Je suis chargé de rechercher l'assassin d'un de vos meilleurs amis, le baron de Montmoran.

Le marquis chancela et retomba sur son lit.

—Lui, murmura-t-il. Lui assassiné !

Il se cacha le visage dans les mains et éclata en sanglots.

Et il murmurait :

—Pauvre ami !... C'était plus qu'un de mes meilleurs amis, Monsieur : c'était mon seul, mon unique ami ! Lui seul ne m'avait pas abandonné dans la détresse où je me trouve !

Puis, contenant son chagrin !

—Vous avez bien fait de venir me trouver, Monsieur ; je retarderai mon voyage d'une quinzaine pour aider vos recherches. On n'a pas arrêté l'assassin ?

—Pas encore.

—Mais où, quand, comment mon malheureux ami a-t-il été tué ?

—Hier, à la nuit, entre dix et onze heures.

Le marquis s'écria :

—C'est impossible ; à ce moment-là, j'étais avec lui.

La jeune marquise de Trévenec eut un regard d'inquiétude qui n'échappa pas au magistrat.

—Décidément, dit-il d'un ton bienveillant, vous nous serez d'un grand secours, et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous prierai de me suivre sans tarder.

Sans hésiter, le marquis répondit :

—Très volontiers.

Il fit quelques recommandations à voix basse à sa femme ; puis il partit avec le magistrat.

Durant la route, ils n'échangèrent que quelques phrases, M. Delalande racontant vaguement l'enquête à laquelle il avait déjà procédé et le marquis répétant encore son affirmation de tout à l'heure :

—Le médecin doit se tromper sur le moment exact de la mort, puisque, sûrement, mon malheureux ami était vivant vers onze heures.

M. Delalande réservait tous ses effets pour l'instant où ils seraient devant le cadavre.

Quand le marquis vit le corps de son ami, il tomba à genoux et lui baisa la main.

—Cassons, maintenant, dit le juge toujours bienveillant.

—Je suis à votre disposition, Monsieur.

—Pourquoi êtes-vous venu ici, hier ?

—Pour chercher une somme d'argent que mon ami consentait à me prêter...

—Et qu'il avait en effet retirée dans la journée même de chez son banquier.

—C'est bien cela, Monsieur. Je devais même dîner avec lui ; mais, au dernier moment, j'en ai été empêché.—Vers dix heures, le baron est venu à la gare au-devant de moi ; la soirée étant bonne, nous nous sommes promenés quelques instants dans la villa...

—M. Delalande remarqua :

—Les domestiques ne vous ont pas vus.

—Ils étaient couchés ; et nous sommes passés par la petite porte qui est au fond du jardin. Le baron m'a remis les trente mille francs qu'il m'avait promis, et nous sommes ressortis presque aussitôt, et nous nous sommes promenés sous les arbres jusqu'à l'heure du train qui devait me ramener à Paris.

—Vous a-t-il accompagné à la gare.

Le marquis eut un mouvement d'impatience :

—Mais c'est un interrogatoire que vous me faites subir, Monsieur ?

—Interrogatoire qui ne saurait avoir rien de blessant pour vous, Monsieur le marquis, puisque vous êtes aussi intéressé que moi à rechercher la vérité. Bref, votre ami vous a reconduit à la gare ?

—Non. Je l'en ai empêché parce qu'il toussait un peu : il a toujours eu la gorge délicate.

—Il aurait donc été assassiné au moment même où il vous quittait ? S'il s'agissait d'un tout autre homme que vous, il y aurait là une coïncidence vraiment fâcheuse pour vous, d'autant que le reçu que vous avez donné au baron... Vous lui avez donné un reçu ?

—Il s'y opposait ; mais j'ai insisté pour lui en remettre un...

—Eh bien, jusqu'ici ce reçu n'a pas été retrouvé. Et remarquez que la disparition de ce reçu pouvait intéresser...

Le marquis eut un soubresaut.

—Il me semble, Monsieur, que vous oubliez...

—Je dois examiner toutes les hypothèses, poursuivit M. Delalande d'une voix qui se glaçait peu à peu. Vous êtes, en outre, le seul homme qui ait vu le baron de Montmoran à l'heure de sa mort. Et il y a un dernier détail, vraiment fâcheux pour vous : l'arme du crime vous appartient...

—J'avais donné ce pistolet !...

—Oui je devine très bien l'explication que vous allez me donner : pour remercier votre ami, vous lui avez offert ce pistolet, une chose toute personnelle...

—Mais certainement, Monsieur. Et je ne vous permettrai pas plus longtemps de continuer ces allusions.

—Calmez-vous, Monsieur le marquis, je pousse au contraire mon hypothèse jusqu'au bout. Ce pistolet tombé près du cadavre pouvait faire croire

à un suicide, mais j'ai irréfutablement établi qu'il y avait eu crime... Et toutes les présomptions morales, les preuves matérielles, concordent pour vous accuser de ce crime. J'ai le regret de vous mettre en état d'arrestation.

—Moi !

—Oui, Monsieur, vous, le marquis de Trévenec.

IV — LE CHATEAU DE ROTHÉNEUF

Arrivé à ce point de ses souvenirs, M. Delalande se leva brusquement, une voix intérieure lui avait crié tout à coup :

—Cet homme n'était pas coupable !

Marchant comme un fou, il regagna sa maison, s'enferma dans son cabinet.

Quand Berthe lui apporta ses provisions, il lui cria de les poser dans la salle à manger ; il ne pouvait plus quitter, même un instant, le volumineux dossier dans lequel il s'enfonçait.

Pour aucune de ses affaires, il n'avait éprouvé de tels doutes, ressenti de tels remords, et il lui fallait des preuves écrasantes pour le rassurer.

Il révisait toute l'instruction, jour par jour, heure par heure ; et à chaque pièce qui apportait une nouvelle preuve, il entendait les protestations indignées du marquis de Trévenec prenant peu à peu un tel accent d'exaspération qu'elles ressemblaient à des crises passagères de folie.

Puis il se rappelait l'émotion considérable produite dans toute la France, à la Cour impériale : personne ne voulait croire à la culpabilité du marquis.

Puis, devant l'évidence, on avait essayé de le soustraire à la Cour d'assises en le faisant passer pour fou. Le marquis ne s'était pas prêté à cette comédie : il voulait la justice au grand jour.

Et quel effroyable épilogue.

Vers la nuit, comme M. Delalande achevait la révision de ses papiers, il vit tout le tableau de la Cour d'assises se dresser à ses yeux : le président prononçant la sentence, et la femme du condamné pénétrant, malgré les gardes, dans la salle d'audience, se jetant dans les bras de son époux, lui criant : "Non, non... Malgré tout je te crois innocent," puis succombant à la rupture d'un anévrysme ; et le marquis, devant la mort de sa femme, pris d'un véritable accès de folie, hurlant d'une voix rauque : "Assassin ! Je suis un assassin !..."

Si pourtant cet homme était innocent !

Vainement, M. Delalande compulsait son dossier : il ne pouvait plus écarter cette pensée.

Et, maintenant, il voyait le lendemain de cette journée de Cour d'assises, encore un réveil en sursaut, un employé de la prison venant le prévenir qu'on avait trouvé le marquis mort dans sa cellule : il s'était percé le cœur avec un mauvais couteau de table.

Il s'était fait justice, dirent les uns. Il était fou, déclarèrent tous ses anciens camarades.

Comme la nuit précédente, M. Delalande ne put dormir. Il sortit ; et machinalement, au lieu de se diriger vers les rochers, il s'enfonça dans les terres. Il ne réfléchissait plus, il obéissait à une impulsion secrète ; il allait vers un point où jamais on ne le voyait, vers un château qui domine la mer, non loin du sémaphore, derrière le cirque de Rothéneuf.

Il avait visité ces parages une fois, à l'époque où il explorait le pays ; il n'y était plus retourné.

Par un de ces hasards où les croyants voient le doigt de Dieu, le coin du monde qu'il avait choisi pour y terminer ses jours était situé entre le château de Trévenec et le château de la famille de Montmoran.

Le château de Trévenec, il l'avait aperçu de loin, en naviguant vers le cap Fréhel ; il n'était jamais descendu sur cette terre : un matelot la lui avait nommée, et cela lui avait suffi. Sans cette coïncidence, il eût peut-être choisi des parages encore plus désolés, plus perdus que la pointe de la Varde.

Quand au château de Rothéneuf, moins important, plus coquet, plus moderne que celui de Trévenec, il le voyait assez souvent de la mer, toujours clos, si ce n'est à l'époque de la saison où la famille de Montmoran venait y passer huit à dix semaines. Il ne s'en approchait jamais.

C'est là qu'il allait, pourtant, comme si la vue de ces murs, derrière lesquels avait vécu jadis la victime de Ville-d'Avray, pouvait calmer ses inquiétudes, ses remords tardifs.

Après avoir à demi contourné le cirque de Rothéneuf, il s'enfonça dans le bois de pins situé au fond de cette petite baie et éprouva un commencement de calme à s'y égarer.

Il s'y reposa quelques instants, puis regagna les champs et monta vers le sémaphore.

De là, il pouvait distinguer la silhouette du château.

Il fut très surpris de voir plusieurs fenêtres éclairées, car c'était l'hiver, et il savait que la famille de Montmoran passait régulièrement l'hiver dans le Midi. Il y avait donc là quelque chose d'anormal.

Un douanier, qui suivait le chemin de ronde, se rapprocha de lui avec défiance, puis, l'ayant reconnu :

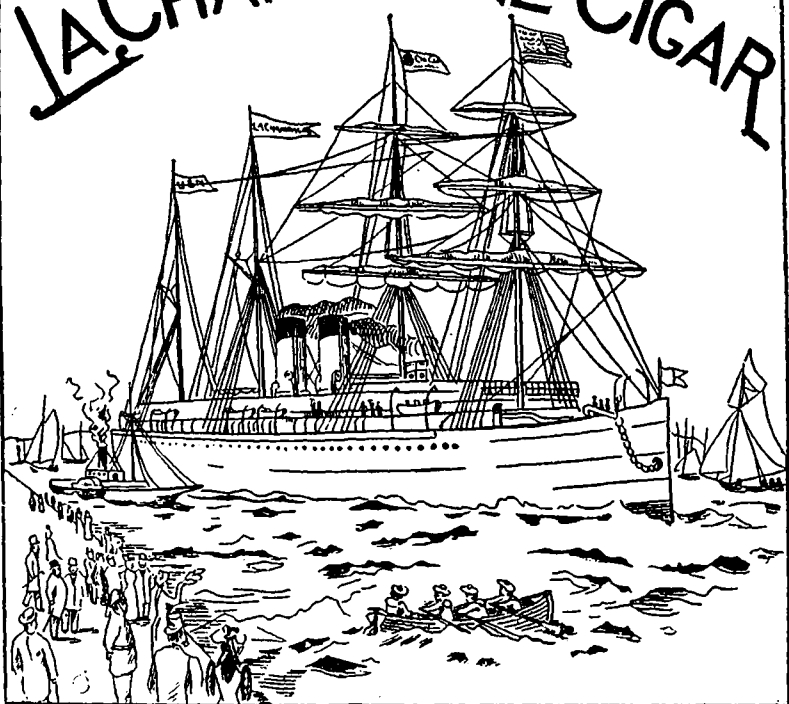
—Belle nuit, M. Delalande, mais un rude vent ! C'est moi, si j'étais à votre place, qui ne roulerais pas dehors par la nuit ! Enfin, si ça vous plaît...

Aucun des douaniers de la région ne s'étonnait autrement des fantaisies de M. Delalande. Celui-ci répondit en souriant, qu'il aimait le vent en effet ; puis, très facilement il amena la conversation sur le château de Rothéneuf, éclairé ainsi en pleine nuit.

—Qu'est-ce que cela signifie ?

(A suivre).

LA CHAMPAGNE CIGAR



Petit Due, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan 96.

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

M. DU JARDIN

PHOTOGAPHE

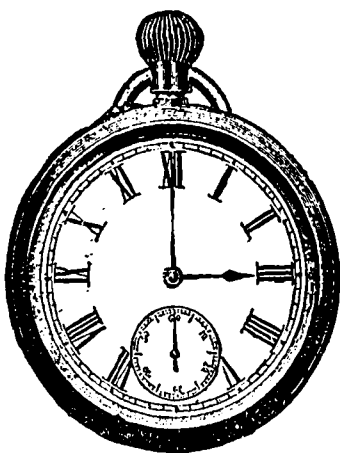
538 RUE LAGAUCHEIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux.



Primes du "Samedi"

COUPON No 23

10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour une montre; 10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour un bracelet en argent solide; 5 coupons consécutifs, avec 50 centins, pour un bracelet d'une valeur de \$2; 1 coupon, avec 25 centins, pour une épinglette pour homme ou dame.

— NUMÉRO DU —

4 MAI 1895

CAPITALISTES SPECULATEURS

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise

DE

FRED. R. ALLEY

116 Rue St-Jacques

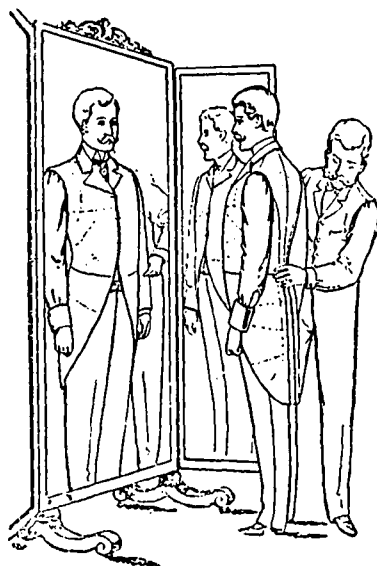
TELEPHONE 1251 MONTREAL

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

F. KELLY
Relieur et Regleur

No 1 Rue Bleury

MONTREAL



ARTHUR PELTIER
Tailleur-Fashionable

Les meilleures coupes et les dernières modes du printemps

GRAND CHOIX D'ETOFFES DE SAISON
1837 Rue Ste-Catherine

Envoyez vos commandes des maintenant

Mesdames et Messieurs. — Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

1350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S. — Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 29 Avril.
Après-midi et soir.

Thos. H. Davis et W. T. Keogh

Dans leurs magnifiques scènes du sud:

"DOWN IN DIXIE"

Première représentation de cette nouvelle comédie. 50 figurants, présentant les plus grands effets scéniques qu'on ait vus depuis nombre d'années.

... ALLEZ VOIR ...

La fanfare "Pickanniny," 25 exécutants. La presse a coté de \$10,000 en opération aux yeux de l'audience. La fameuse crique des alligators. La case de la vieille grand-mère. Des vrais chanteurs du champ de coton. L'interieur du planteur. Les amusements de la plantation.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: "A PAIR OF KIDS."

"Shakespeare" de Fortier

Le meilleur Cigare a 5 Cents

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PUBLIC

ESSAYEZ-LE

LA Société Artistique Canadienne

1866 RUE SAINTE-CATHERINE

PROCHAIN TIRAGE

8 Mai '95

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION | Le Numéro 42,685 a gagné le prix de \$1,000.
DU | Do 83,930 do 400.
20 AVRIL | Do 68,327 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

L'allumette qui s'allume toujours ne coute pas plus que l'allumette qui ne s'allume pas toujours.

**LES ALLUMETTES DE
E. B. EDDY
S'ALLUMENT TOUJOURS.**

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

**DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS**

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL
avril 7-95

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constantment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6188 mai 1-95

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur
AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

NO 516 RUE CRAIG

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.
9-Oct

BUTTE AUX VENTS

EAU MINERALE

Propriété de VARENNES

GASP. MASSUR

Seul Agent et Embouteilleur

ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau

MONTREAL



Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amollissent puissamment les callosités.

Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratit notre tirret sur la beauté*

THE MONTREAL CHEMICAL CO.

216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

VIN de VIAL

TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT

Le **TONIQUE** le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA
SUC DE VIAND
PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN de VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amalgissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

Cie Coloniale



CHOCOLATS



DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS



NOTA. - Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Bourre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

Manière de Poser
Nouvelle les Dentiers sans Palais
DENTS POSES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

NOUVELLE ÉDITION DU

JEU DE POKER!

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

10 CENTS LE VOLU E, 10 CENTS

Franc de port.

Le "Samedi," 516 rue Craig
MONTREAL

VOULEZ-VOUS RIRE ?

OUI - Eh bien

ABONNEZ-VOUS
... AU ... **CANARD**

Journal Humoristique Illustré

Abonnement: - 50 Centins

Payable d'avance

S'adresser à

A. P. PIGEON

ADMINISTRATEUR

1786 RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

A LIRE

CORDONNERIE. - Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le **FRANC PARLEUR**, 57, boulevard St-Michel, Paris. - *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). - Prix d'abonnement 12 frs. 30, No. 1 rue Rameau, Place Louvois Paris, France.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. - Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Four le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIECLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 Rue Pierre le Grand, Paris, No spécimen franco sur demande.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. - Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot Paris.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulaires, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquette
Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs